

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable l'avance : Un an, \$3. — États-Unis, \$3.50. Tout semestre commencé se paie en entier. On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XII.

No. 2.

Prix du numéro, 7 centins. — Annonces, la ligne, 10 centins. Toute communication doit être affranchie. Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 13 JANVIER 1881

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée), à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

BIOGRAPHIE

M. ALBERT LEFAIVRE, (consul général de France au Canada.)

A propos des derniers événements financiers qui viennent d'avoir lieu dans la province de Québec, nous croyons qu'il est juste de donner la biographie de l'homme qui a le plus contribué à la reprise des relations canadiennes avec la France.

M. Lefavre (Albert-Alexis) est né à Versailles le 20 février 1830. Son père était un des professeurs les plus distingués de l'école militaire de Saint-Cyr. En 1851 M. Lefavre devint élève de l'École normale de France et fit un brillant et rapide cours d'étude dans cette maison d'éducation supérieure qui a donné aux sciences et à la littérature tant de célébrités. Plus tard il prit ses degrés de licencié en droit et de licencié-ès-lettres, et entra en 1856 au service des consulats.

Il débuta par habiter Mayence, puis Manheim, et ce fut dans ce poste qu'il écrivit pour la *Revue contemporaine* et la *Revue germanique* nombre d'articles sur les arts, la littérature, la poésie et la politique allemande qui lui firent une certaine réputation de critique en France et en Allemagne.

En 1863 le ministère des affaires étrangères donna à M. Lefavre la juste récompense due à ses services et à ses travaux. Il le nomma chancelier au consulat général de Belgrade. A cette époque la Turquie consentait à livrer au prince Michel Obrenovitch toutes les forteresses du Danube et de la Save, mais elle se refusait à l'évacuation des villes de Belgrade, de Semendria et de Chabat. Au moment de son arrivée en Serbie les négociations furent reprises, et M. Lefavre put assister aux conférences qui précédèrent la reddition de ces importantes forteresses au prince Michel.

De Belgrade le jeune chancelier passa à la légation de Munich. C'était alors en 1865, année mémorable, qui vit éclater l'antagonisme de l'Autriche et de la Prusse. M. Lefavre vit là se dérouler cette guerre qui changea la face de l'Allemagne, et dont il a rendu compte dans une conférence fort intéressante—*Grüner-vall*—lue plus tard devant l'Institut canadien-français de Québec.

En 1868 M. Lefavre était attaché à l'ambassade française de Vienne comme chancelier et consul honoraire. Ses relations personnelles avec les personnages politiques de l'Autriche, de la Hongrie et de la Bohême lui inspirèrent alors certaines vues particulières sur la politique afin d'entraîner cette puissance dans une action collective contre la Prusse. Quelques jours après la proclamation de la république il se rendit à Paris, proposa un programme au gouvernement de la défense nationale et fut chargé d'une mission extra-officielle. C'était au moment où la capitale de la France était investie par les armées allemandes. Toutes les voies terrestres étaient interceptées : il ne restait plus que celle des airs.

M. Lefavre n'hésite pas. Quelques jours après la sortie aérienne de Gambetta, il part à son tour en ballon. Cette périlleuse ascension fut racontée par toute la presse européenne. Elle est décrite en ces termes par l'historien anglais du *Franco-Prussian War* :

"Le voyage du ballon le *Washington*, sorti de Paris à 7 heures du matin, le 12 octobre 1870, est digne de mémoire. Il était sous les ordres de l'aéronaute Bertant et contenait en outre M. Lefavre chargé d'affaires et porteur de dépêches pour Vienne, ainsi que M. Van Roosbiche, un belge qui s'occupait de l'élevage et de l'entraînement des pigeons voyageurs. En sortant de Paris, le ballon s'éleva et se maintint à une hauteur de 1500 pieds. On était encore à portée des carabines prussiennes, et bientôt les balles sifflèrent aux oreilles des intrépides voyageurs. Quelques-uns vinrent se loger dans le ballon, ce qui le fit se rapprocher de terre et augmenta de plus en plus le danger. Il n'y avait pas à hésiter. On eut recours aux moyens suprêmes.

"Des sacs de lest sont jetés et la nacelle s'élève aussitôt à 4500 pieds. De cette immensité elle nargua impunément les projectiles allemands. Le vent se prit à fraîchir, et toute trace de danger semblait être disparue lorsqu'une demi-heure après le ballon descendit et s'arrêta au-dessus d'une ville occupée par l'ennemi. Pendant trois longs quarts d'heure les braves voyageurs durent subir les feux de pelotons; mais tout à coup le vent se mit à souffler du sud, et le ballon pivotant brusquement sur lui-même s'élève de nouveau et est rapidement entraîné hors de portée.

"Peu après la nacelle descend jusqu'à terre, près de la gare du chemin de fer de Cambrai, puis elle s'élève pour s'abaisser encore. L'aéronaute juge alors l'occasion favorable. Il jette son ancre avec ses quatre cents brasses de câbles, et bien que le vent souffle en tempête, il déroule toute cette longueur de chaîne. L'ancre est à la veille de mordre la terre; mais hélas! le brave aéronaute se trouve tout à coup emmêlé dans un des replis du câble! Il est violemment entraîné hors de la na-

celle. Ses compagnons le voient tomber d'une hauteur de soixante pieds et sa mort est certaine. Mais, ah! bonheur inespéré! ce qui semblait devoir lui être fatal le sauve. Les replis du câble amortissent sa chute et il se relève légèrement contusionné.

"Le ballon dégonflé reprend aussitôt sa course. Il est livré maintenant à la direction inexpérimentée de MM. Lefavre et Van Roosbiche. Le grappin touche ça et là la terre. Nacelle et ballon vont toujours dans leur course insensée, se frappant aux arbres, les brisant parfois et rasant les haies sur leur passage. Dans un de ces bonds forcés, le second voyageur, M. Lefavre est jeté hors de la nacelle où il ne reste plus que M. Van Roosbiche.

"Celui-ci fit preuve d'un sang-froid extraordinaire. Se servant des cordes qui unissent la nacelle au ballon, il réussit à se hisser sur ce dernier, l'ouvre d'un coup de couteau, en déchire de larges bandes et le ballon dégonflé se prend à trembler un instant, puis s'affaisse tout à coup sur le terrain.

"Il y avait là près de 200 paysans qui guettaient le monstre. Ils s'emparèrent de la nacelle, et prenant le malheureux éleveur de pigeons pour un espion prussien, ils le menacèrent d'exécution sommaire :

"—Faites de moi ce qu'il vous plaira, répondit-il; mais aidez-moi d'abord à sauver les dépêches que j'apporte de Paris. Coupez, déchirez ce ballon, pourvu que vous reteniez la nacelle qui ne renferme que des documents importants, c'est tout ce que je vous demande.

"Ces mots furent dits sur un ton si naturel qu'ils firent cesser toute alarme. Au même instant un habitant de l'endroit, M. Bricourt, survient. Il prête son aide au voyageur, et tous deux mènent à bonne fin le sauvetage des précieuses dépêches. Peu de temps après M. Lefavre arrive. Il était tombé tout près de là. Quant à M. Bertant, on était sans nouvelles de lui, lorsqu'un paysan accourt et raconte que l'intrépide aéronaute était sauvé, et qu'en ce moment il était dans une ferme des environs en train de faire panser ses blessures.

"Trois quarts d'heure après les trois voyageurs étaient réunis autour de la table de M. Bricourt, et trois heures plus tard ils arrivaient à Cambrai et remettaient au bureau de poste les cinq énormes sacs de dépêches qu'ils avaient apportés de Paris. Ils pesaient huit quintaux!"

Le soir même, M. Lefavre se faisait conduire chez son oncle le général Traile de Beaulieu qui commandait la place de Douai, et y prit deux jours d'un repos bien mérité.

Gambetta était alors à Tours. M. Lefavre se hâta de l'y rejoindre et en reçut des instructions spéciales. A quelques jours de là il franchissait le Mont Cépis et traversait à la course cette *Italia liberata* que jadis..... mais depuis elle est devenue oubliée.

Ce fut à Prague, en Bohême que M. Lefavre trouva le plus d'échos et de sympathies en faveur de l'Alsace et de la Lorraine. Les deux grands chefs du parti tchèque, Pallarzky et Rieger lui donnèrent un concours très énergique, et bientôt une adresse signée par 83 députés Bohèmes était envoyée au chancelier de l'Empire, le comte de Beust, pour protester au nom

du droit national des peuples contre le démembrement de la France.

A Pesth M. Lefavre trouva le même soutien dans le parti slave et dans le parti libéral hongrois. Pendant trois semaines le parlement magyare fut occupé dans des discussions très animées ayant pour but de pousser l'Autriche et le gouvernement impérial à une intervention pour la France. Mais le comte Andrassy inféodé depuis longtemps à la politique prussienne sut par d'habiles manœuvres étouffer les élans patriotiques du parlement et la politique d'abstention prévalut. A la même époque Paris succombait. L'armée de l'Est était rejetée dans la Suisse. Toute résistance devenait impossible. M. Lefavre quitta son poste, laissant les souvenirs les plus sympathiques chez tous ceux qui, en Autriche, aimant la France, et particulièrement dans l'armée, dont un grand nombre d'officiers lui avaient donné leurs concours.

Après une participation aussi active aux événements de la guerre, M. Lefavre avait acquis en Allemagne une notoriété qui le mettait en délicatesse avec la diplomatie allemande. On jugea à propos de lui confier une mission en Amérique, et il fut nommé au consulat de Charleston, dans la Caroline du Sud. Peu de temps après il apprenait son transport au même poste, à Rigo, en Russie, mais il ne fut que le titulaire de cette charge. L'année suivante le ministère des affaires étrangères envoyait M. Lefavre au consulat de Québec qui vient d'être rétabli pour lui en consulat général.

Au Canada, le digne représentant de la France ne cesse de se rendre de plus en plus sympathique aux différentes races qui composent la population canadienne. Il est surtout aimé par les Canadiens-français. Vivant au milieu d'eux, personne autre que M. Lefavre ne connaît mieux leurs qualités, leurs besoins leurs aspirations. Personne mieux que lui ne respecte l'attachement de ce brave peuple à la langue des aïeux et sa grande loyauté au pouvoir établi. Alsacien d'origine, M. Lefavre se plaît à trouver dans la Nouvelle-France un adoucissement à ses douleurs patriotiques.

Le consul général de France au Canada est issu d'une famille militaire. Un de ses frères, capitaine au 65^e de ligne, a été tué à Gravelotte. Quant à M. Lefavre père, il vit encore. C'est un vieillard de 82 ans. Il les porte à merveille et avec un grand air. Rien de charmant comme d'entendre ce patriarche éparpiller ses causeries et les anecdotes du passé sous les acacias séculaires du petit jardin de l'impasse Montbauron, Versailles. Pendant les trente-neuf ans qu'il a enseigné à Saint-Cyr, il a vu défiler devant lui—comme élèves—les officiers les plus distingués de l'armée française. Aussi quand un de ces noms vient à tomber dans la conversation, l'œil de ce vénérable vieillard s'allume, ses souvenirs accourent en foule, et on finit par assister à un véritable cours d'histoire militaire contemporaine.

M. Lefavre est aussi agréable causeur que son père, et, comme conférencier, Québec a pu l'apprécier l'hiver dernier, lors du cours de littérature allemande qu'il a donné à l'Université Laval. Cette brillante série de conférences lui a valu le titre de docteur-ès-lettres canadien. M. Lefavre a beaucoup écrit dans les revues françaises

et allemandes. Ses travaux touchent surtout aux études littéraires, économiques et philosophiques. Entre autres essais, il a publié "Les idées sur la politique sociale en Allemagne," "Le roman politique en Allemagne," "L'apothéose de Schiller en Allemagne," "La critique musicale en Allemagne," "Les prétentions de l'Allemagne sur l'Alsace et la Lorraine," "Les asiles de la misère à Berlin," "Un projet de traité de commerce avec le Zollverein," "La poésie en Autriche, Lenau, sa vie, ses œuvres," "Le mouvement de l'Allemagne vers l'unité," "Le Nationalverein," "Le traité de commerce entre la France et le Zollverein," "La philosophie naturelle en Allemagne," "Uhland, sa vie, ses œuvres," "L'économie politique en Allemagne," "List, sa vie, ses œuvres, son influence," "La peinture en Allemagne: Pécole de Munich," "La philosophie naturelle en Allemagne: Kraft und Stoff," "La pédagogie et l'enseignement secondaire en Allemagne," "L'empire germanique dans le moyen âge: études sur Othon I, Othon II et Othon III," "Les mœurs judiciaires et les crimes en Amérique," etc., etc.

Si l'Allemagne a pris une si large part dans la vie littéraire de M. Lefavre, le Canada français n'a pas été oublié. En 1877 il publiait dans le *Correspondant* une étude intitulée: "La France canadienne, la question religieuse et les races française et anglo-saxonne"; et plus tard il donnait à Versailles une conférence vivement applaudie sur les littérateurs canadiens-français. A part du cours de littérature allemande donné à l'Université-Laval, M. Lefavre a lu devant le public de Québec deux curieuses études sur l'état social et politique de l'Allemagne et de l'Autriche, intitulées respectivement "Grünevald" et "Stratswitch." Il s'est aussi essayé dans la littérature légère et a signé deux nouvelles pleines d'esprit et de fines observations: "Abondance de biens nuit" et "Les électroptères: vision d'un spirite." En ce moment le *Correspondant* publie de la même plume un travail en plusieurs articles, sur les poètes américains.

M. Lefavre est chevalier des ordres de la Légion d'Honneur, de François-Joseph d'Autriche et de la Couronne royale de Prusse.

Grand, moustache blonde, regard ferme, portant haut la tête, d'une humeur enjouée, d'une grande érudition, le consul général de France au Canada est d'abord facile et prouve à qui l'approche que chez lui le cœur vaut l'esprit.

La carrière du représentant de la France au Canada se résume dans le vieil axiome français que l'habitait de la province de Québec connaît si bien et qu'il mot tous les jours en pratique:

"Fais le bien: tu ne douteras per-sonne."

L'EXECUTION DE DEUX NIHILISTES

(Voir gravure)

L'exécution des deux criminels d'Etat, Kviatkovsky et Presniakoff, a eu lieu le 16 novembre, à 8 heures du matin, à la forteresse Petropavlovsky, dans le ravelin de Saint-Jean, après les formalités d'usage. Les deux criminels ont été pendus côte à côte, à la même solive.

Le public ignorait l'heure et le lieu de l'exécution, aussi y eut-il peu de monde.

A huit heures moins un quart apparut la charrette qui transportait les condamnés. Kviatkovsky paraissait abattu, tandis que Presniakoff souriait en lui parlant et semblait vouloir relever son courage.

Après la lecture de la sentence, le bourreau s'approcha du gentilhomme Kviatkovsky, et, en signe de dégradation, il lui brisa une épée au-dessus de la tête.

On permit ensuite aux condamnés de prendre congé l'un de l'autre, et ils s'embrassèrent. A huit heures cinquante-cinq, justice était faite.

SANS AUCUN DOUTE. Afin qu'il n'y ait point d'erreurs nous tenons à faire savoir que la place du bon marché, pour chapoux et fourrures: c'est chez Dubuc, Desautels & Co, 217, rue Notre-Dame, là où le gros chien est à la porte.

LA DISCUSSION SUR LE "PACIFIQUE CANADIEN"

Réflexions d'un député canadien, après le Jour de l'An

Les derniers jours de l'an dernier
Nous ont tous vus aux prises.
Il fallait affirmer, nier,
Injurier, calomnier.

Nouvel an, nouvelles surprises:
Du *Pacifique Canadien*
On parle toujours bel et bien.
Je ne vois rien de pacifique

En tout cela,
Mais un excellent spécifique
Pour brouiller les meilleurs amis,
Et créer autant d'ennemis.
Entendons-nous, que ça finisse,
Ou nous aurons tous la jaunisse.
Quand, trop tard, cela finira!
Par un sentiment pacifique,
Hier je songeais à cela....
Et puis, voilà!

Pour traduction conforme,

E. BLAIN SAINT-AUBIN.

Ottawa, 8 janvier 1881.

ÇA ET LÀ

M. de Molinari a eu un mot malheureux quand il a dit qu'il y avait dans la province de Québec un parti qui essayait, sans grand succès, d'y acclimater les doctrines du *Syllabus*. Tous nous acceptons ici le *Syllabus* tel qu'il est compris et interprété à Rome.

* *

M. de Molinari raconte dans les journaux de Paris ses impressions de voyage et fait une étude approfondie de l'état moral et matériel du Canada, des progrès et de l'avenir de la province de Québec. On lit dans l'un de ses derniers écrits:

Comme tous les pays constitutionnels et parlementaires, le Canada a l'avantage de posséder des partis politiques. Il y a un parti conservateur et un parti libéral. Il y a aussi dans la province de Québec un "parti programmatiste" qui essaie, sans grand succès, d'y acclimater les doctrines du *Syllabus*. Mais les radicaux, les socialistes, les communistes et autres collectivistes sont encore à naître, et, malgré des efforts consciencieux, il m'a été jusqu'à présent impossible de saisir la différence qui sépare les deux partis dominants. Je n'ai pas rencontré un libéral qui ne se dise libéral. Comment se fait-il que des hommes si parfaitement d'accord sur les principes soient partagés en deux camps et se disputent avec acharnement le terrain électoral, en s'accusant mutuellement des forfaits les plus noirs? J'ai trouvé l'explication de ce phénomène singulier dans un livre qui semble, au premier abord, n'avoir rien de commun avec l'histoire politique du Canada, je veux parler du *Livre du Compagnonnage* de M. Agricol Perdiguier. L'auteur raconte que les deux grandes Sociétés des *Enfants de maître Jacques* et des *Enfants de Solomon*, qui se disputaient jadis le marché du travail, avaient coutume de s'accuser réciproquement du meurtre d'Hiram, l'architecte du temple de Jérusalem, et qu'elles se livraient depuis les temps les plus reculés à une lutte acharnée pour venger la mort de ce malheureux architecte. Seulement l'auteur ajoute que les vainqueurs demeurent maîtres du marché, ne manquaient pas d'en exclure rigoureusement leurs adversaires, car il répugnait naturellement de travailler côte à côte avec les descendants des meurtriers d'Hiram. En réalité, l'objectif des partis politiques, au Canada aussi bien qu'aux États-Unis et peut-être ailleurs, c'est la possession du marché, c'est-à-dire des places, des influences, des bénéfices directs ou indirects, moraux ou immoraux que procure la gestion des affaires publiques. Mais cet objectif manque un peu de noblesse, et voilà pourquoi on s'accuse mutuellement du meurtre d'Hiram.

* *

Nous sommes heureux de voir que M. le juge Papineau a donné raison à M. le sénateur Trudel, contre sa femme. M. Trudel, comme nous l'avons écrit dans

L'OPINION PUBLIQUE, a des idées trop absolues, il croit même ce que M. Tarte enseigne, mais c'est un honnête homme, un bon citoyen, un catholique sincère.

M. Tarte, oubliant sans doute que l'hon. juge Papineau était libéral, fait son éloge; il lui fera payer cela une autre fois si jamais le savant juge est appelé à rendre un jugement qui ne plaira pas au fougueux journaliste dans une contestation d'élection pour influence indue.

M. le juge Papineau a su condamner, dans des termes pleins de sagesse et de modération, les exagérations religieuses commises de part et d'autre.

On sait que M. Trudel avait formulé ce qu'il désirait de son épouse dans un programme, composé d'une trentaine d'articles, et que, dans ce document, il était question d'une statue du Sacré Cœur que M. Trudel voulait placer dans un endroit convenable de sa maison. M. le juge Papineau trouve ce document trop long, trop munitieux, *puéril* même, mais il ajoute:

On a cherché à ridiculiser le goût du défendeur pour cette statue et sa dévotion au cœur de Jésus. Certes, si quel'un voulait ridiculiser un Américain et même un Canadien, de ce qu'il garderait respectueusement dans sa maison, voire même dans son salon, une statue en pied et de grandeur naturelle de Washington, et de ce qu'il exprimerait extérieurement son admiration pour ce grand homme, en présence de sa statue, cet Américain ou ce Canadien hausserait les épaules.

Nous appelons maintenant l'attention de nos lecteurs sur ce que le savant juge dit de ceux qui se permettent de porter des jugements si téméraires à propos de tout et de rien sur les sentiments religieux de leur prochain:

Dans la chaleur de la plaidoirie il a été question de l'apostasie de l'avocat de la demanderesse et de la religiosité et même de l'hypocrisie du défendeur. Je ne suis pas appelé ici à juger des croyances et des pratiques religieuses, et je laisserai à chacun le soin d'agir selon les dictées de sa conscience sans trop s'occuper de critiquer la conduite des autres.

Les jugements de Dieu sont si différents des jugements des hommes que sur ces matières, nous devons attendre patiemment qu'il prononce le sien. Quel est l'homme qui, parmi les disciples de Jésus, aurait voulu, deux jours avant la mort de son maître, changer ses chances de salut contre celles d'un des larrons destinés à mourir à ses côtés? Cependant l'un de ces larrons a précédé tous les disciples et même les apôtres fidèles dans le royaume qui leur était promis. Quand on voit encore le Bon Pasteur laisser les 99 brebis fidèles pour rechercher la brebis égarée et la traiter avec plus de sollicitude apparente que les brebis fidèles, qui ne serait tenté de préférer le sort de la brebis égarée? N'est-ce pas le sentiment qui semble avoir arraché la plainte de l'enfant prodigue, quand il voyait son père réserver toutes les marques de sa tendresse pour celui qui s'était le plus éloigné de son devoir? Tel qui nous paraît aujourd'hui bien méchant, sera peut-être bien au-dessus de nous demain.

La cour ne connaît la religion de M. Doutrou que par la profession publique qu'il en a faite à l'audience, et je n'ai aucun doute qu'elle rencontrera l'approbation pleine et entière des plus exigeants; car il a dit que sa religion est celle de la charité. La charité embrasse l'amour de Dieu et l'amour du prochain, qui sont au fond l'abîme de toute loi, de toute la religion chrétienne. Quant au défendeur, il a droit comme tout autre à ce que sa conduite soit considérée comme sincère, jusqu'à preuve du contraire. Les parties étant d'accord sur le fonds de leurs croyances, laissons-les pratiquer du mieux qu'elles pourront sans nous arroger le droit de les juger sur des matières qui, bien heureusement, ne sont pas soumises à notre juridiction, et passons aux autres points du litige.

* *

M. Claudio Jannet a fait au Cercle catholique du Luxembourg une admirable conférence sur la "France canadienne" et la grande fête du 24 juin 1880.

M. Fabre fait l'éloge le plus flatteur de cette conférence:

La conférence faite, dit-il, par M. Claudio Jannet au Cercle catholique du Luxembourg, sur la *France canadienne, souvenir des fêtes nationales de Québec du 24 juin 1880*, était inspirée par un tout autre ordre d'idées. Ils ne s'agissait plus ici de convaincre des gens qui ne raisonnent pas en dehors des chiffres, dont l'esprit est ouvert, mais le cœur sec; il fallait toucher, par l'évocation d'une France différente de celle que nous voyons se débattre sous nos yeux dans les trances d'une transformation longue et pénible, des âmes généreuses et sympathiques que remplit le regret du passé, et aussi la crainte

de l'avenir. C'est un coin tranquille et recueilli de Paris, loin des boulevards et de la Bourse, que ce Cercle du Luxembourg, asile ouvert à la jeunesse studieuse et chrétienne. On ne s'y aperçoit des agitations extérieures que par les plaintes touchantes qu'elles y excitent. Un regard jeté sur l'auditoire composé d'hommes graves, de dames à l'air noble, de jeunes gens réfléchis vous apprend de suite combien vous êtes loin de la foule turbulente et à l'abri des doctrines révolutionnaires.

Je n'ai pas à vous faire l'éloge du talent de M. Claudio Jannet, talent si élevé, si pur et en même temps si bien nourri des plus fortes études. Il est impossible de s'exprimer avec plus d'abondance et d'élévation à la fois, avec plus d'élévation et de chaleur. C'est un discours très éloquent, un véritable éloge du Canada français au point de vue patriotique et catholique, que M. Jannet a prononcé devant cet auditoire si sympathique qui applaudissait à chaque instant, et ses beaux mouvements d'éloquence, et les traits de notre histoire qu'il lui rappelait en un langage si émouvant. L'observation proprement dite, la critique ne devaient pas trouver place dans un pareil cadre. L'orateur n'a dit que de bien de nous, trop de bien peut-être à ce qu'il semblait à ma modestie patriotique et si l'on s'en tient à la rigueur des faits. Il a chanté nos gloires comme un poète, il a couvert nos faiblesses, bien pardonnables du reste, comme un tendre et fidèle ami. Dans ce coin de la société française de toutes parts ébranlée par la tourmente des idées modernes, on éprouve le besoin de retrouver quelque part l'image du monde disparu, de ce monde ancien que le progrès dans son brutal élan ne respecte pas assez, qu'il ne pourrait conserver intact, le voudrait-il.

* *

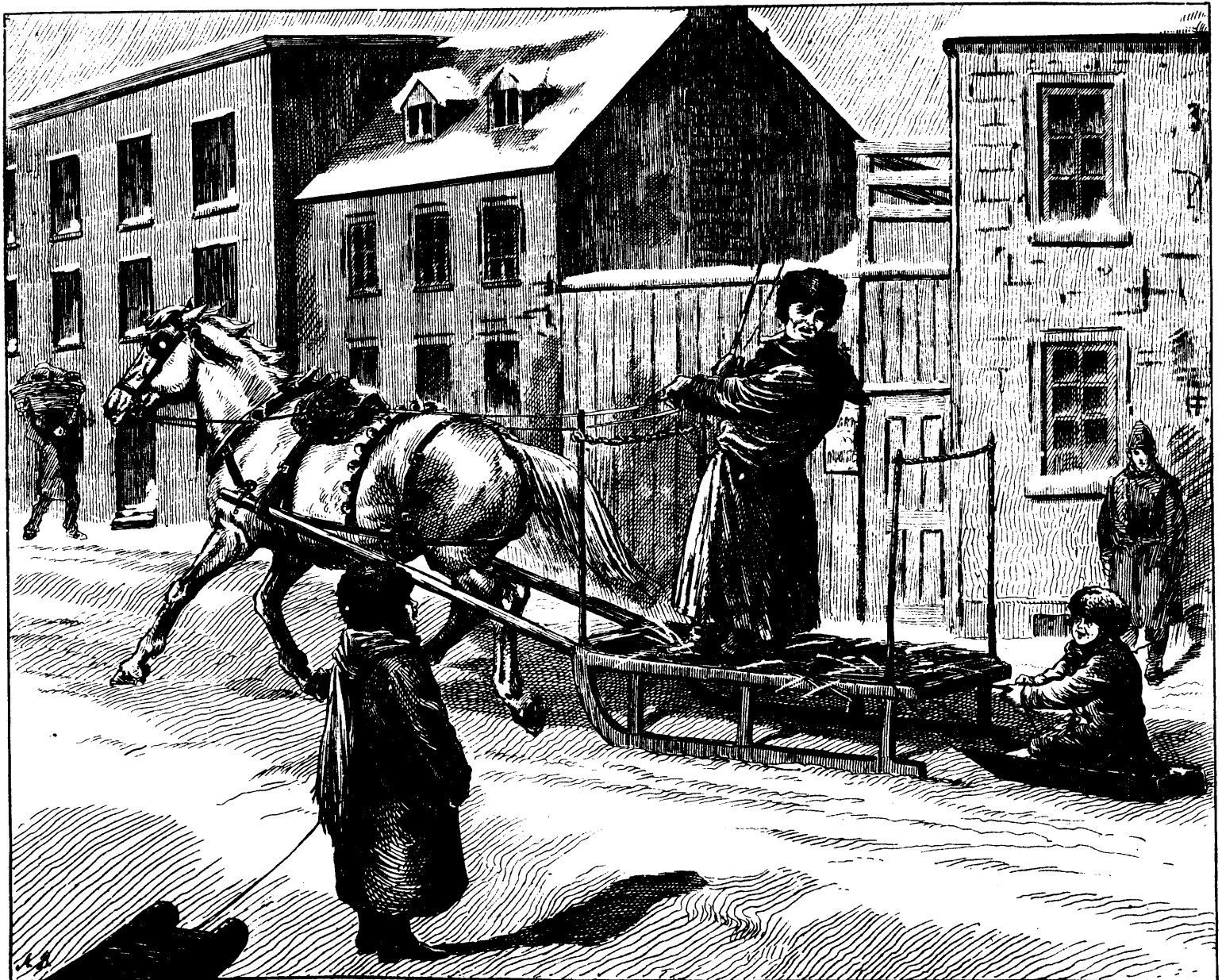
Quoique M. de Molinari soit un libéral avancé il est assez juste cependant pour reconnaître les services rendus au pays par le clergé, surtout relativement à la colonisation. On lit dans une de ses dernières lettres:

Le clergé a mis son influence toute puissante au service de la colonisation.—Emparez vous de la terre! tel est le mot d'ordre que les évêques ont donné dans leurs vieilles paroisses, et ils ont trouvé dans le clergé inférieur des auxiliaires ardents à faire fructifier cette bonne parole. J'ai rencontré dans la paroisse de Saint-Jérôme un curé colonisateur qui est bien certainement une des physionomies les plus originales et une des têtes les plus intelligentes que j'aie vues. Ce gros homme réjoui, à la répartie prompte, a créé à lui seul une dizaine de paroisses et établi un millier d'habitants. Il a obtenu un embranchement de chemin de fer pour sa paroisse, et il s'est fait l'apôtre spécial des routes de colonisation et des gisements métallurgiques. Toujours en mouvement avec des plans et des échantillons dans les poches d'une soutane qu'il oublie de renouveler, la tête couverte d'une énorme casquette de loutre, le curé Labelle—c'est un non qui mérite d'être tenu—lutte victorieusement contre l'inertie des bureaux et la routine des habitants. Ses sermons et ses "mots" en faveur des chemins de fer sont célèbres dans toute la province. Comme un de ses paroissiens lui faisait remarquer qu'on n'a pas besoin de chemins de fer pour aller en paradis:—C'est bien vrai, lui répondit le curé de sa grosse voix, mais savez-vous ce que saint Pierre dira à ceux qui arriveront en charrette? Il leur dira "Vous êtes des imbéciles!"—Cette verte éloquence est à bon droit populaire, et le curé Labelle a fait de nombreux prosélytes; mais il est évident qu'à moins de renouveler ses méthodes et ses procédés, l'industrie du défèrement aura de jour en jour plus de peine à attirer les intelligences et les bras qui trouvent maintenant d'autres débouchés.

Les apôtres de la colonisation commencent à comprendre qu'il y a quelque chose à faire de ce côté:—qu'il faut d'abord créer des routes pour attirer les colons et s'efforcer de leur procurer des capitaux à meilleur marché; en revanche, ils n'admettent pas volontiers qu'on puisse subs-



M. ALBERT LEFAIVRE, CONSUL DE FRANCE EN CANADA



REGARDEZ DONC DERRIÈRE !

tuer à la hache du pionnier un instrument ou un procédé moins primitif. — Aucune machine ne saurait remplacer la soive de nos fileuses, disaient les petits fabricants de toile de Flandre lors de l'introduction des métiers mécaniques. — Rien ne vaudra jamais la hache du vigoureux pionnier canadien pour éclaircir la forêt, entendis-je répéter tous les jours. Il me semble cependant que quelques douzaines de cartouches de dynamite introduites entre les racines de la haute futaie pourraient bien faire en quelques minutes la besogne qui coûte aujourd'hui des mois au pionnier, si vigoureux que soit son bras, si bien affilée que soit sa hache. Toutes les industries renouvellent leur outillage; pourquoi celle du défricheur et du colon ferait-elle exception à la règle? Mais ici encore nous nous retrouvons en présence de la même difficulté: l'insuffisance du capital, nous nous apercevons une fois de plus qu'il est absolument impossible de se passer du concours de ce "tyran."

* *

Les journaux catholiques de France parlent beaucoup du service solennel célébré à Paris, à l'occasion de l'anniversaire de la mort du P. Lacordaire et de l'admirable sermon prononcé par le P. Monsabré.

Après avoir fait l'histoire de la vie et des grandes œuvres du célèbre défunt, le Père Monsabré a terminé par l'éloquente péroraison qui suit:

L'œuvre du P. Lacordaire est plus vaste que la province qu'il a restaurée et que l'ordre auquel il a inoculé une vie nouvelle. Quand il écarta les plis de son manteau et montra au siècle étonné sa robe blanche, il s'écria: "Moi qui viens à vous, je suis une "liberté"! Ce cri audacieux retentit dans les âmes qui essayaient timidement des restaurations. Enhardis par l'appel de l'intrepide pionnier qui se jetait en avant et les couvrait de gloire, tous les ordres s'écrièrent avec lui: "Nous sommes une liberté!" Et l'on vit la vie religieuse reflourir en France sous tous ses aspects.

Ah! c'était trop de gloire! Vous qui mouriez heureux en présence d'un édifice si laborieusement construit; vous qui dormiez tranquille au milieu des religieux progrès auxquels votre grande âme avait donné l'élan, Père! levez-vous, et voyez ce qu'on a fait de votre œuvre! Partout des portes brisées, des maisons dévastées, des sanctuaires scellés, des cellules vides, des citoyens libres violentés, des congrégations d'hommes paisibles qui priaient et faisaient le bien ensemble dispersées comme on disperse des associations de malfaiteurs, les fruits de quarante années d'un travail honorable détruits par une tempête administrative. Hélas! je n'ai vu qu'une scène de ce lugubre drame, et c'est assez pour remplir mon cœur d'une inconsolable douleur que ravivent sans cesse mes souvenirs. Je crois entendre ce cri sinistre: "Les voilà!" et les pas de la troupe humiliée qui vient faire le siège d'une maison inoffensive, et les cris d'un peuple qu'on refoule, et les sommations altières de l'arbitraire, et les vains appels faits à la justice, et les protestations indignées de l'honneur, du droit et de la liberté, et les truands qui s'écrient: "A l'ouvrage!" et les coups retentissants des haches et des marteaux, et les lourdes pesées des pinces, et le bruit strident du fer qui se brise, et les craquements du bois qui vole en éclats, et ces cris impérieux: "En avant! sortez! emportez!" et les voix douces et fermes qui protestent.

Je vois encore sortir, l'un après l'autre, entre deux soldats habitués à conduire des scélérats et honteux, en ce jour, de couder un honnête homme, et les vétérans de la vie religieuse et les jeunes recrues qui en goûtaient les premiers charmes; je vois les larmes qui coulent et les gestes désolés qui disent adieu aux chers sanctuaires de la méditation et du travail, et les pieuses genuflexions sur les portes rompues et les embrassements de l'amitié navrée et la foule qui jette des fleurs et des couronnes et crie: Au revoir, à des gens qui ne savent ce qu'ils vont devenir. Je vois encore mon Dieu chassé de son tabernacle et sa demeure scellée comme la chambre d'un mort. Je me trouve seul

dans ces grands cloîtres tant de fois sillonnés par les pas graves et discrets de toute une communauté qui va à la prière, au travail, à la réfection, à la joie, au repos; je rôde encore autour de l'église tant de fois animée par le chant religieux des hymnes et des psaumes. Je cherche, j'écoute... et je ne vois plus rien, je n'entends plus rien... rien que la solitude et le vide, rien que les gémissements du vent dans ce désert, bruit mystérieux et sombre que mon âme troublée prend pour les cris plaintifs des pauvres innocents qu'on a chassés et qui demandent à entrer... Mon Dieu! mon Dieu! J'ai le cœur encore plein de larmes et de sanglots. Quel coup vous avez frappé! Et nous en sommes tous, tous affreusement meurtris!

A ce moment, le Père Monsabré se laissait aller à l'émotion qu'il ne peut plus contenir: sa voix se trouble... il sanglote. L'auditoire, qui suit l'auteur avec intérêt, ne peut y tenir plus longtemps: toutes les dames pleurent à chaudes larmes, beaucoup d'hommes s'essuient furtivement les yeux!

L'orateur reprend avec force, après quelques moments de silence:

Amère dérision! Tout cela s'est passé non loin des édifices sur le frontispice desquels on lit ce mot plein de promesse: Liberté! — Mais qu'est-ce donc que la liberté? Ah! ce n'est plus le rêve doré des nobles âmes qui croyaient triompher facilement des énergies du mal en brisant les entraves qui contenaient les énergies du bien: c'est le cauchemar d'une race ivre de la haine du Dieu qui condamne ses appétits, et impatiente de se débarrasser de tout ce qui le représente. La liberté! ce n'est plus la riante et large promesse des chartes et des codes; c'est le réveil sournois des lois oppressives qui dormaient oubliées et méprisées dans les archives administratives. La liberté! ce n'est plus le pavillon protecteur qui flotte sur la conscience, la demeure, la personne de tous les citoyens honnêtes pour couvrir leur inviolabilité; c'est le drapeau sinistre qu'on montre aux révoltés que la justice a bannis, pour leur dire: "Revenez!" Aux hommes paisibles, dévoués, soumis au gouvernement que le peuple se donne, pour leur dire: "Allez-vous-en!" La liberté, ce n'est plus le vaste chemin où peuvent circuler, sans se froisser, tous les droits et toutes les aspirations légitimes; c'est la voie scélérate par où l'on arrive au pouvoir, pour étouffer opportunément les libertés dont on veut se défaire, surtout celle des hommes de Dieu.

Ailleurs, nous n'envoyons que des pardons. Victimes d'une erreur qui n'est point celle du pays, nous demandons la lumière pour ceux qui se sont trompés, les estimant trop sensés pour se croire infail-

* *

Le professeur Bell, de l'exploration géologique anglaise, s'embarquait sur un voilier, à York Factory, dans la Baie d'Hudson, le printemps dernier, pour se rendre en Angleterre, afin de constater s'il était possible de naviguer sur ces eaux en été. Des dépêches transmises par le câble sous-marin annoncent son arrivée à Londres.

Son bâtiment a été retenu prisonnier trois semaines par le vent contraire, dans les détroits de l'Hudson, et, pendant tout ce laps de temps, il n'a pas vu une seule banquise de glace.

Le professeur Bell annonce de plus que les détroits de l'Hudson sont ouverts à la navigation pendant cinq mois et demi de l'année.

On dit maintenant qu'à la suite de la réception de cette dépêche, la compagnie du chemin de la Baie d'Hudson et Winnipeg va envoyer des explorateurs dans le Nord-Ouest pour y localiser sa ligne de chemin de fer.

S'il y a de nos abonnés qui ne tiennent pas à conserver complète la file de L'OPINION PUBLIQUE, ils nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le No. 39 de 1880.

SONNET

A MON AMI TASCHEREAU-FORTIER

Le soleil s'est caché derrière les coteaux;
La froide nuit d'hiver descend dans la vallée;
Et le vent, secouant la forêt défoliée,
De mon humble logis fait trembler les carreaux.

Et moi, rêveur oisif, la paupière voilée,
Je songe à mon passé, je songe aux jours si beaux
De ma folle jeunesse à jamais envolée,
A mes bonheurs défunts dormant dans leurs tom-

Déjà depuis longtemps je rêve, oubliant l'heure...
Soudain je vois passer, devant mon œil qui
De mes anciens amis le cortège riant: l'élite,

Et parmi ceux que j'aime encore comme des frères
Me gardant en retour leurs amitiés sincères,
Je te vois, mon ami, marcher au premier rang.

W. CHAPMAN.

Janvier, 1881.

LE
CHEMIN DE LA FORTUNE

(Suite du Pays de l'Or)

PAR HENRI CONSCIENCE

VIII

LA TRAHISON

(Suite)

Le matelot murmura et demanda que le sort fût consulté. D'après lui, le proverbe: *Chacun pour soi*, était la loi suprême en Californie, et chaque goutte de sueur ne devait profiter qu'à celui qui l'avait versée. S'il plaisait à quelqu'un de devenir malade ou fou, c'était tant pis pour lui.

Creps et Donat se déchaînèrent avec fureur contre lui; mais, comme Victor refusa positivement d'accepter un privilège quelconque, on tira au sort. L'Ostendais et Kwik furent désignés pour la première chasse.

Les chasseurs revinrent, à la tombée de la nuit, avec trois petits oiseaux, et un animal ressemblant à un lapin. Ce n'était pas grand-chose; mais cela faisait espérer qu'on ne mourrait pas de faim en cet endroit.

Le lendemain, lorsque Creps et Pardoes revinrent de la chasse, épuisés et harassés, ils ne rapportèrent, au bout de dix heures, qu'une couple d'oiseaux ayant de l'analogie avec des perdrix.

Les choses se passèrent souvent ainsi. La chasse devenait de plus en plus mauvaise; probablement n'y avait-il pas beaucoup de gibier dans cette contrée, et les coups de fusils avaient fait fuir ou rendu timides le peu d'animaux qui s'y trouvaient. En outre, les chercheurs d'or n'osaient pas s'aventurer loin de leur tente, sauf le long de la rivière, de crainte de s'égarer.

Quand toutes leurs provisions furent épuisées, ils se virent avec effroi menacés de la famine, et plus d'une fois ils furent obligés de se coucher avec l'estomac à moitié vide.

Ils devinrent très grondeurs et très aigris les uns contre les autres, et Creps insista de nouveau auprès de ses amis pour quitter immédiatement le fatal placer. Mais, comme l'enlèvement était presque achevé, il se laissa persuader d'attendre encore trois ou quatre jours.

Lorsqu'il se levèrent le lendemain, ils remarquèrent, avec effroi et avec chagrin, que le courant avait renversé pendant la nuit près de trente pieds de leur digue. Une semaine entière de travail était perdue!

Le matelot devint furieux; il blasphémait Dieu, accusait ses compagnons et se démenait comme un possédé. Les autres, affligés et abattus, regardaient avec un sombre désespoir les restes épars de leur pénible labeur, que l'eau mugissante avait entraînés jusqu'au bas de la rivière.

Mes amis, dit enfin Pardoes, le malheur est grand, mais il se borne à une perte de cinq ou six jours de travail. Nous sommes trop impatients et nous exigeons trop de la fortune. Notre impatience seule est

décue. Cet endroit que nous essayons de clôturer contient probablement assez d'or pour nous payer au décuple. Nous ramènerons directement la digue vers le bord; dans deux jours, nous pourrions avoir fini. Trois de nous chasseront. De cette manière, nous ne manquerons pas de nourriture.

Et comme Jean Creps criait, tout en colère, qu'il voulait partir immédiatement, Pardoes répondit avec aigreur que se serait une véritable lâcheté d'abandonner la lutte contre la nature, quand on était certain de s'emparer avant trois jours des trésors qu'elle voulait vainement défendre contre eux. Donat et Victor vinrent au secours du Bruzellos, et Jean renonça en rechignant à son opposition.

Creps, Donat et Victor furent immédiatement envoyés à la chasse. Pardoes et l'Ostendais se remirent à porter de grosses pierres de roche à la rivière, et se firent aider par le baron, qui répondait maintenant aux grossières sorties de son persécuteur par un sourire de triomphe, accompagné de menaces dans ce genre:

— La délivrance approche; la tyrannie va cesser; c'est fini pour l'éternité!

Vers midi, lorsque l'heure du repas arriva, le baron était assis près du feu occupé à ronger les restes d'une carcasse d'oiseau. Le matelot était, comme d'habitude, debout près du puits d'où ils avaient déjà tiré tant d'or; il se grattait le front, frappait des pieds et faisait des gestes d'impatience. Pardoes, qui se promenait au pied des rochers, avait, depuis une couple de minutes, tenu l'œil fixé sur l'Ostendais. Il s'approcha de lui et dit en plaisantant:

— L'or qui est là dessous t'a ensorcelé. Tu rêves donc encore au moyen de t'en emparer?

— Rêver? répéta l'autre d'un ton singulièrement agité. Rêver? Je posséderai cet or, aussi vrai que je vis, te dis-je!

— As-tu donc envie de risquer de nouveau le plongeon? je ne te conseillerai pas cette dangereuse tentative.

Le matelot lui prit la main et dit:

— Pardoes, tu es mon ami. Je pourrais garder pour moi seul tout ce qui est renfermé dans ce trou; mais je ne le veux pas; je veux partager avec toi. Consens, et nous sommes plusieurs fois millionnaires!

— Je ne te comprends pas. Que veux-tu dire? demanda Pardoes étonné. Sais-tu un moyen de t'emparer de l'or qui est là dedans? Dis-le, nous l'essayerons.

Un rire d'ironie contracta les lèvres du matelot.

— Le moyen? dit-il. Si deux hommes courageux connaissent seuls l'existence de ce trésor incalculable, s'ils avaient déjà assez d'or pour acheter à Sacramento les outils nécessaires, ne trouveraient-ils pas assez d'or ici pour en charger trois ou quatre bêtes de somme?

— J'ai déjà songé à ce moyen, répondit Pardoes. Nous possédons assez d'or; nous reviendrons ici, comme tu dis, exploiter le puits avec les instruments nécessaires.

— Et nos faimants de compagnons?
— Ils partiront bientôt; ils sont fatigués de chercher de l'or. Nous les accompagnerons jusqu'à la vallée de Sacramento, et, pendant qu'ils se rendront à San Francisco, nous irons chercher à Sacramento les instruments nécessaires.

— Damnation! hurla le matelot avec rage, ces lâches sont nés pour notre malheur!

— Comment cela?

— Ils nous raviront notre trésor.

— Quelle folle idée!

— Folle, crois-tu? Laisse les aller à San Francisco, et l'immense fortune qui nous appartient déjà est perdue. Ils y vivront dans l'abondance avec leur or, ils rétabliront leurs forces et oublieront les mières endurées. Alors leur soif d'or se rallumera; ils choisiront d'autres compagnons et reviendront à cet endroit.

— Ne crains pas cela, dit Pardoes en riant. Pour tous les trésors du monde, Jean Creps ne reviendrait pas ici, et, sans lui, ses amis ne feront pas un pas. D'ailleurs, Roozeman est sérieusement malade, sois en sûr.

— C'est encore pis! grommela le matelot. Imprudents et stupides comme ils

sont, ils révéleront le secret, et bien certainement des centaines d'hommes avides viendront nous disputer ici notre trésor. Qui sait si, à notre retour, nous ne verrons pas notre placer envahi par d'autres ?

— C'est possible ; mais qu'y pouvons faire ?

— Ah ! je connais un moyen, dit le matelot avec joie, en approchant sa bouche de l'oreille de son ami. Certainement, ils ne reviendraient jamais, et ils parleraient encore moins du placer à San Francisco... s'ils devaient partir d'ici sans armes ; la faim, les brigands...

Le Bruxellois pâlit et retira sa main de celle de son compagnon.

— Qu'entends-je ? s'écria-t-il stupéfait. C'est un misérable vol que tu me proposes ?

— Un vol ! répéta l'autre en riant. Nous ne reprendrons que ce qui nous appartient ; car sans nous...

— Tais-toi, tu me fais horreur, murmura Pardoës. Trahir si lâchement ses amis ! Comment ! ne comprends-tu donc pas l'horreur de ton projet ? S'il réussissait, tu te rendrais coupable devant Dieu d'un quadruple meurtre ! Oh ! si tu n'avais pas toujours été mon ami, je me sentirais capable de t'envoyer une balle dans la tête !

Le matelot s'effraya de la violente colère de Pardoës.

— Pourquoi te mets-tu si fort en colère ? dit-il avec une feinte tranquille. Ce que je te disais n'était qu'une idée qui me traversait la tête à la vue du puits. Sans toi, je n'entreprendrais rien ; je veux rester pour toi un ami fidèle et dévoué, et je suis prêt à ne rien faire que tu l'approuves. Prends que je me suis trompé. Puisque l'affaire ne te plaît pas, n'en parlons plus. C'est peut-être une lâcheté ; mais je doute que, si l'on offrait un million aux sept huitièmes des gens, il y en eût un seul qui hésitât à trahir ses père et mère.

Pardoës fit encore une verte réplique ; mais le matelot reconnut son tort avec une profonde humilité ; il devint même doux comme un agneau, se mit à flatter son camarade et à parler avec joie des moyens qu'ils emploieraient plus tard ensemble pour extraire l'or du puits.

Le Bruxellois, qui craignait une lutte sanglante entre ses compagnons, promit d'oublier l'infâme proposition du matelot et de n'en souffler mot aux autres.

Ce jour-là, le matelot fut très gai à l'ouvrage. Même lorsque Jean Creps et ses amis revinrent de la chasse, ne rapportant que cinq petits oiseaux, il ne grogna ni ne jura, et consola les autres en leur faisant espérer que Pardoës, qui était un habile chasseur, leur rapporterait le lendemain une bonne provision de gibier.

Le souper fut très triste ; car il n'y avait pas assez de manger pour rassasier les estomacs affamés des pauvres chercheurs d'or, et, lorsqu'ils eurent tout dévoré, même les os des oiseaux, ils regardèrent autour d'eux d'un air égaré.

Cette conduite extraordinaire du matelot inquiétait Pardoës ; elle avait quelque chose qui n'était pas naturelle, et peut-être cachait-elle des intentions mystérieuses. Elle pouvait cependant aussi être une sincère reconnaissance de son tort, et une tentative pour le faire oublier. Le Bruxellois, qui éprouvait une affection vraie pour le matelot, éloigna autant que possible les soupçons de son esprit ; mais il résolut d'avoir l'œil fixe sur son ami, il devait monter la garde.

IX

LES CADAVRES

Un profond silence régnait dans le valon. La nuit allait finir ; le crépuscule du matin descendait comme un brouillard gris du haut des montagnes... lorsque tout à coup le sommeil des chercheurs d'or fut troublé par un cri d'angoisse.

Ils se levèrent tous ensemble, se glissèrent dans l'obscurité de la tente pour prendre leurs armes ; mais ils frémissaient d'épouvante quand ils reconnurent que leurs fusils avaient disparu.

— Trahison ! trahison !... s'écria Jean Creps. Les revolvers, mes amis ! défendons-nous ! à la grâce de Dieu !

Ils coururent hors de la tente et regar-

dèrent de tous côtés pour découvrir le danger qui les menaçait. L'obscurité nébuleuse leur permettait à peine de distinguer les objets de très peu.

— Qu'est-ce là ! Où sont le matelot et le Bruxellois ? murmura Donat ; il me semble que cela sent les sauvages...

Mais un douloureux soupir s'éleva dans les ténèbres à une trentaine de pas d'eux. Ils marchèrent prudemment dans cette direction, au pied du rocher. Pardoës y était étendu sur le dos, et son sang coulait à flots de sa poitrine par une large blessure.

Jean Creps et ses amis se laissèrent tomber à côté du blessé, soulevèrent sa tête et essayèrent en pleurant de fermer la plaie béante. Pardoës respirait encore, et il sembla même reprendre connaissance, grâce aux soins de ses camarades, car il fit des efforts pour parler, mais le sang étouffait la voix dans sa gorge.

Le baron ne semblait pas savoir ce qui se passait ; le pauvre insensé riait aux éclats, levait les bras avec admiration et murmurait des paroles joyeuses ; mais ses compagnons étaient trop émus pour faire attention à cette étrange conduite.

Creps et Donat relevèrent le blessé et le portèrent vers la tente, tandis que Victor tenait un morceau de linge sur la blessure pour arrêter le sang autant que possible. Les couvertures furent arrangées en un lit de repos, le Bruxellois fut placé dessus, et sa poitrine fut enveloppée de toile et de bandes.

Il ne faisait pas encore jour ; les Flamands étaient agenouillés près du lit de leur malheureux ami, et, le cœur oppressé, ils tenaient les yeux fixés sur son visage pour découvrir les signes de la vie. Un cri de joie leur échappa, lorsque Pardoës ouvrit les yeux, regarda ses camarades d'un œil à demi éteint, et remua les lèvres comme s'il voulait parler. Ses efforts restèrent pendant un moment sans résultat ; enfin, quelques sons montèrent de sa gorge, mais si bas et si faibles, qu'ils furent obligés de mettre leurs têtes contre sa bouche pour l'entendre. Il balbutia d'une voix entrecoupée et haletante :

— Matelot... volé l'or !... Fusils... dans le puits... assassin !... Dieu !... ma mère !... Bruxelles !...

Après ces paroles, il referma les yeux et resta étendu sans mouvement, comme s'il avait succombé sous ce dernier effort.

Donat jeta un cri et sortit en courant. Peu d'instants après il revint, montra une poignée de pépites et soupira avec des larmes dans les yeux :

— Hélas ! hélas ! l'or est volé, en effet ! Voilà ce que l'affreux scélérat a laissé dans le trou ou perdu dans sa précipitation : trois livres, pas plus de trois livres ! le voleur ! le scélérat ! il s'est enfui avec mon château... Au nom de Dieu ! je redeviendrai valet de ferme ! mais mon Anneken, ma pauvre Anneken !

Et, après une minute de réflexion, il s'écria tout à coup :

— Le matelot ne peut pas encore être loin. Montons sur les rochers ; nous l'atteindrons ; nous lui reprendrons tout ; je lui brûle la cervelle, je le déchire en pièces ! Il me faut mon or. Venez, venez ! Jean Creps fit sauter les pépites hors de ses mains, et dit avec colère :

— Tais-toi ! je ne veux plus faire un pas pour cette horrible métal qui change les hommes en tigres. Laisse courir le matelot ; il porte sa malédiction avec lui. Reste, te dis-je, il y a déjà assez de sang répandu.

Donat ramassa les pépites et les mit soigneusement dans un petit sac de cuir qui lui pendait sur la poitrine.

— De l'or est de l'or, murmura-t-il ; moins on en a, plus il est précieux. On ne sait pas à quoi cela peut servir...

Pendant que l'attention des autres était détournée un instant du blessé, le baron s'était accroupi près de la tête de Pardoës. Une lueur d'intelligence éclairait sa physionomie ; on aurait dit qu'il allait venir à la raison. Cependant, il fixait, avec un sourire indescriptible, son œil scrutateur sur le visage pâle de l'agonisant, et tenait la main sur sa poitrine. On eût dit qu'il suivait avec une joie cruelle l'affaiblissement des battements de son cœur, et qu'il

attendait le moment terrible pour le saluer par un cri de joie. Il marmottait déjà des paroles triomphantes.

— Eloigne-toi de là, baron ! commanda Jean Creps.

— Oh ! non, non, laissez-moi jouir de cette scène merveilleuse, dit le gentilhomme avec enthousiasme. Comme c'est beau, une âme qui retourne à sa source ! C'est un ver qui meurt dans le cœur qu'il a tout à fait rongé. Heureux Pardoës, il triomphe !

Ses camarades le regardèrent avec stupeur et écoutèrent en tremblant, car le ton de sa voix avait tout à fait changé, et ses paroles faisaient supposer qu'une lueur d'intelligence éclairait son cerveau.

— Vous craignez la mort, pauvres insensés que vous êtes ? reprit le gentilhomme. Ah ! par la mort, l'homme devient aussi puissant qu'un Dieu ; dans sa tête meurt le souvenir, dans son cœur la conscience ; il ne craint ni la honte, peine de l'esprit, ni la faim, peine du corps, le monde et la nature perdent leurs droits. Bientôt la mort brisera mes chaînes et me délivrera de votre tyrannie ; je serai riche, puissant, invincible ; j'aurai de l'or, des maisons pleines d'or, des montagnes d'or ! Hourra ! hourra !

Et, tout égaré, il sauta sur ses pieds, leva les mains d'un air impérieux et donna d'une voix brève différents ordres à ses camarades. Il les prenait pour ses domestiques ; ce qu'il disait concernait ses chaînes funéraires, qu'il voulait aussi somptueuses, aussi solennelles que celles d'un roi.

Excité ainsi par des illusions où le sentiment de l'orgueil se mêlait à l'idée de la mort, il continua à divaguer encore quelques instants, malgré les efforts de ses camarades pour l'apaiser.

(La suite au prochain numéro.)

SA SAINTETÉ LÉON XIII

L'Abeille reproduit de la *Semaine*, de Meaux, la lettre suivante d'un ecclésiastique qui a eu dernièrement l'honneur d'être admis à l'audience du Saint-Père :

Le Saint-Père est mince et maigre et les plis flottants de sa soutane blanche paraissent ne rien contenir. Ses cheveux sont tout blancs, et il paraît tout à fait un vieillard. Cependant, quand il est debout et quand il marche, il se tient très droit et accuse encore une grande vigueur.

Malheureusement le séjour du Vatican l'éprouve. Tous ces jours-ci, des douleurs d'entrailles l'ont empêché de recevoir jusqu'aujourd'hui, où il a repris ses audiences particulières. A Pérouse, il faisait régulièrement deux heures chaque jour, et vous savez que Pérouse est perchée sur une montagne.

De plus, il travaille énormément. C'est merveille de voir cet auguste vieillard se lever matin, être occupé tout le jour et passer une partie des nuits au travail de cabinet. On l'a trouvé déjà une dizaine de fois endormi sur son bureau en venant l'éveiller le matin. Il fait beaucoup par lui-même. On travaille aussi beaucoup autour de lui : toute cette cour étudie laborieusement. Les fidèles Romains le savent et le publient avec un légitime orgueil : " Le Saint-Père, disent-ils, a posé trois conditions à ceux qui veulent avancer : la vertu, le talent et le travail." Ils expliquent la devise : *Lumen in celo*, à laquelle ils croient fermement, en disant que ce Pontife a reçu de Dieu la mission de rallumer toutes les lampes qui s'éteignent.

Les portraits de Léon XIII qui ont cours dans le public ont tous un défaut considérable : ils lui font un visage trop dur, tandis que sa physionomie, tout en étant vigoureuse, est pleine de bonté. Sa voix est grave ; il s'exprime lentement, un peu comme S. Em. le cardinal Guibert. Il parle bien le français...

C'est le pontife longanime par excellence. Aujourd'hui, 21 octobre, à midi, il a reçu le général des capucins et celui des Barnabites. A leur demande de conseil sur la marche à suivre, il a répondu :

Priez beaucoup et soyez prudents. Il ne veut pas s'engager ; cependant son entourage pense qu'il va saisir l'occasion de quelque discours public pour protester.

POÉSIE

L'Événement a donné pour étrenne à ses lecteurs la jolie pièce de poésie qui suit :

No hay pajaros en los nidos de Antano.
Proverbe Espagnol.

Le ciel est radieux, l'air vif, calme et limpide. La neige des champs a des reflets éclatants ; Et les moineaux joyeux, ployant leur vol rapide, Près de nos seuils charmés chantent comme au printemps.

Au loin le fleuve est libre, et ses flots d'un bleu [d'encre] Sont si purs, qu'on dirait une source des cieux Où la nue, attendant les vents capricieux, Semble dormir à l'ancre.

La rafale se tait, et, sur les blancs côtes, Le givre étincelant dentelle les ramures ; Mais, quoiqu'on voie encor l'oiseau sur nos toitures, Aux nids de l'an dernier l'on ne voit plus d'oiseaux.

Tout palpite, aujourd'hui, d'amour et d'allégresse, Et l'espoir réjouit même la pauvreté. Dans un même transport tous savourent l'ivresse De ce jour enchanté.

Jeune fille qui lis cette strophe bien pâle, Dans tes rêves poursuis l'idéal infini, Savoure les parfums de ta fleur virginale, Car l'âge du bonheur est si vite fini.

Crois-moi, ne cherche pas ce que la destinée Cache dans son manteau qui porte l'avenir, Et ne songe jamais à la rose fanée Qui ne doit plus fleurir.

Jouis de ton printemps, jouis de ta jeunesse : C'est pour toi que la vie a les jours les plus beaux. Bientôt se brisera la coupe enchantresse : Aux nids de l'an dernier l'on ne voit plus d'oiseaux.

L'avenir t'apprendra plus d'une triste chose, Gravera dans ton cœur maint souvenir brûlant... Mais ne t'attriste pas de ce propos morose, Car c'est le jour de l'an.

W. CHAPMAN.

Québec, 1er janvier 1881.

LE NIAGARA L'HIVER

On écrit de Niagara Falls le 1er janvier : La persistance du froid a accumulé ici d'énormes quantités de glace. La chute du Horse Shoe est complètement gelée sur un espace de 200 pieds de chaque rive, et la compagnie hydraulique de Clifton, n'ayant pas assez d'eau pour mouvoir ses machines, a cessé ses opérations. Ses réservoirs sont à sec et la ville est sans eau. Les formidables glaçons suspendus aux rochers sont imposants au-delà de toute description. Les montagnes de glace, dont la hauteur est maintenant d'environ 120 pieds, continuent à s'élever graduellement. Les cèdres et les grands arbres de Goat Island et du Prospect Park se courbent presque jusqu'à terre sous le poids de leur manteau de glace. Le thermomètre reste au-dessous de zéro, et les lourds glaçons qui continuent à se précipiter du haut de la cataracte dans la rivière, menacent à chaque instant de se joindre et de former un pont de glace. Ce spectacle est admiré par de nombreux visiteurs, principalement de New-York et Boston.

Le Gaulois dit qu'on prête au prince Napoléon l'intention de publier une nouvelle lettre, au moment où la Chambre sera saisie des propositions de quelques-uns de ses membres tendant à la suppression du budget des cultes et du Concordat.

Le prince, adoptant une attitude nouvelle dans la question religieuse, se poserait en défenseur des droits de l'Eglise, et se déclarerait pour le maintien des rapports entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, tels qu'ils ont été réglés par le premier empire.

Abandonné par son parti lui-même, le prétendant sent le besoin de refaire sa cause en affichant des principes religieux. N'est-ce pas là un fait assez remarquable, et qui témoigne en faveur du progrès des idées catholiques ?



LES PLAISIRS DES FÊTES



RUSSIE - SAINT-PÉTERSBOURG - EXÉCUTION, LE 16 NOVEMBRE, DANS LA RAVELINE SAINT-JEAN DE LA FORTERESSE DES SAINTS-PIERRE-ET-PAUL, DES DEUX NIHILISTES KVIATROVSKY ET PRESNIAROFF, AUTEURS DE L'ATTENTAT DU PALAIS-D'HIVER

CAPITAINE DE QUINZE ANS

PAR JULES VERNE

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE IX

CAPITAINE SAND

La première impression que ressentirent les passagers du *Pilgrim* devant cette terrible catastrophe fut un mélange de pitié et d'horreur. Ils ne songèrent qu'à cette mort épouvantable du capt. Hull et des cinq matelots du bord. Cette effroyable scène venait de s'accomplir presque sous leurs yeux, sans qu'ils eussent pu rien faire pour les sauver ! Ils n'avaient pu même arriver à temps pour recueillir l'équipage de la baleinière, leurs malheureux compagnons blessés, mais vivants encore, et pour opposer la coque du *Pilgrim* aux coups formidables de la jubarte. Le capt. Hull et ses hommes avaient à jamais disparus.

Lorsque le brick-goëlette fut arrivé sur le lieu du sinistre, Mrs. Weldon tomba à genoux, les mains levées vers le ciel.

— Prions ! dit la jeune femme.

À elle se joignit son petit Jack, qui s'agenouilla en pleurant près de sa mère. Le pauvre enfant avait tout compris. Dick Sand, Nan, Tom, les autres noirs se tinrent debout, la tête inclinée. Tous répétèrent la prière que Mrs. Weldon adressa à Dieu en recommandant à sa toute infinie ceux qui venaient de paraître devant lui.

Puis, Mrs. Weldon, se retournant vers ses compagnons :

— Et maintenant, mes amis, dit-elle, demandons au Ciel force et courage pour nous-mêmes ! Qui ! ils ne pouvaient trop implorer l'aide de Celui qui peut tout, car leur situation était des plus graves !

Ce navire qui les portait n'avait plus de capitaine pour le commander, plus d'équipage pour le manœuvrer. Il se trouvait au milieu de cet immense océan Pacifique, à des centaines de milles de terres, à la merci des vents et des flots.

Quelle fatalité avait donc amené cette baleine sur le passage du *Pilgrim* ! Quelle fatalité plus grande encore avait poussé le malheureux capt. Hull, si sage d'ordinaire, à tout risquer pour compléter son chargement d'huile ! Et quelle catastrophe à compter parmi les plus rares des annales de la grande pêche, que celle-ci, qui n'avait pas permis de sauver un seul des matelots de la baleinière !

Où ! c'était une terrible fatalité !

En effet, il n'y avait plus un marin à bord du *Pilgrim* !

— Si ! Un seul ! Dick Sand, et ce n'était qu'un novice, un jeune homme de quinze ans !

Capitaine, maître, matelots, on peut dire que tout l'équipage se réunissait maintenant en lui.

À bord se trouvait une passagère, une mère et son fils, dont la présence devait rendre la situation plus difficile encore.

Puis, il y avait aussi quelques noirs, braves gens, courageux et zélés, sans doute, prêts à obéir à qui serait en état de leur commander, mais dépourvus des plus simples notions du métier de marin !

Dick Sand restait immobile, les bras croisés, regardant la place où venait de s'engloutir le capt. Hull, son protecteur, pour lequel il éprouvait une affection filiale. Puis, ses yeux parcouraient l'horizon, cherchant à découvrir quelque bâtiment auquel il eût demandé aide et assistance, auquel il aurait pu, tout au moins, confier Mrs. Weldon.

Il n'eût pas abandonné pour cela le *Pilgrim*, non, certes ! sans avoir tout essayé pour le ramener au port. Mais Mrs. Weldon et son petit garçon eussent été en sûreté. Il n'aurait plus eu à craindre pour ces deux êtres, auxquels il s'était voué corps et âme.

L'Océan était désert. Depuis la disparition de la jubarte, pas un point n'en venait altérer la surface. Tout était ciel et mer au tour du *Pilgrim*. Le jeune novice ne savait que trop bien qu'il se trouvait en dehors des routes suivies par les navires de commerce, et que les autres baleiniers naviguaient encore au loin sur les lieux de pêche.

Cependant, il s'agissait d'envisager la situation en face, de voir les choses telles qu'elles étaient. C'est ce que fit Dick Sand, demandant à Dieu, du plus profond de son cœur, aide et secours.

Quelle résolution allait-il prendre ?

En ce moment, Negro parut sur le pont, qu'il avait quitté après la catastrophe. Ce qu'avait senti devant cet irréparable malheur un être aussi énigmatique, nul n'eût pu le dire. Il avait contemplé le désastre sans faire un geste, sans se départir de son mutisme. Son œil en avait évidemment saisi tous les détails. Mais si, dans un moment pareil, on eût pu songer à l'observer, on se fût étonné tout au moins que pas un muscle n'eût bougé sur son visage impassible. En tout cas, et comme s'il ne l'eût pas entendu, il n'avait point répondu au pieux appel de Mrs. Weldon, priant pour l'équipage englouti.

Negro s'avancait vers l'arrière, là même où Dick Sand se tenait immobile. Ils s'arrêtèrent à trois pas du novice.

— Vous avez à me parler ? demanda Dick Sand.

— J'ai à parler au capt. Hull, répondit froidement Negro, ou, à son défaut, au maître Howis.

— Vous savez bien que tous deux ont péri ! s'écria le novice.

— Qui commande donc à bord maintenant ? demanda très insolent Negro.

— Moi, répondit sans hésiter Dick Sand.

— Vous ! fit Negro, qui haussa les épaules. Un capitaine de quinze ans !

— Un capitaine de quinze ans ! répondit le novice, en marchant sur le maître-coq.

Celui-ci recula.

— Ne l'oubliez pas ! dit alors Mrs. Weldon. Il n'y a plus qu'un capitaine ici... le capitaine Sand, et il est bon que chacun sache qu'il saura se faire obéir !

Negro s'inclina, murmurant d'un ton ironique quelques mots que l'on ne put entendre, et il retourna à son poste.

On le voit, la résolution de Dick Sand était prise.

Cependant, le brick-goëlette, sous l'action de la brise qui commençait à fraîchir, avait déjà dépassé le vaste banc de crustacés.

Dick Sand examina l'état de la voilure. Puis, ses yeux s'abaissèrent sur le pont. Il eut alors ce sentiment que si une effroyable responsabilité lui incombait dans l'avenir, il fallait qu'il fût de force à l'accepter. Il osa regarder ces survivants du *Pilgrim*, dont les yeux étaient fixés sur lui maintenant. Et lisant dans leurs regards qu'il pouvait compter sur eux, il leur dit en deux mots qu'ils pouvaient à leur tour compter sur lui.

Dick Sand avait fait en toute sincérité son examen de conscience.

S'il était capable de modifier ou d'établir la voilure du brick-goëlette, suivant les circonstances, en employant les bras de Tom et de ses compagnons, il ne possédait évidemment pas encore toutes les connaissances nécessaires pour déterminer son point par le calcul.

Avec quatre ou cinq années de plus, Dick Sand eût connu à fond ce beau et difficile métier de marin ! Il aurait su se servir du sextant, cet instrument, que maniait chaque jour la main du capitaine Hull, et qui lui donnait la hauteur des astres ! Il aurait lu sur le chronomètre l'heure du méridien de Greenwich et en aurait déduit la longitude par l'angle horaire ! Le soleil se serait fait son conseiller de chaque jour ! La lune, les planètes lui auraient dit : Là, sur ce point de l'Océan, est ton navire ! Ce firmament sur lequel les étoiles se meuvent comme les aiguilles d'une horloge parfaite, que nulle secousse ne peut déranger et dont l'exactitude est absolue, ce firmament lui eût appris les heures et les distances ! Par les observations astronomiques, il aurait reconnu, comme le reconnaissait chaque jour son capitaine, l'endroit qu'occupait le *Pilgrim* à un mille près, et la route suivie aussi bien que la route à suivre !

Et maintenant, à l'estime, c'est-à-dire par la route mesurée au loch, relevée au compas et corrigée de la dérive, il devait uniquement demander son chemin.

Cependant, il ne fléchit pas.

Mrs. Weldon avait compris tout ce qui se passait dans le cœur si résolu du jeune novice.

— Merci, Dick, lui dit elle d'une voix qui ne tremblait pas. Le capitaine Hull n'est plus ! Tout son équipage a péri avec lui. Le sort du navire est entre tes mains ! Dick, tu sauveras le navire et ceux qu'il porte !

— Oui, mistress Weldon, répondit Dick Sand, oui ! je le tenterai, avec l'aide de Dieu !

— Tom et ses compagnons sont de braves gens sur lesquels tu peux absolument faire fond.

— Je le sais, et j'en serai des marins, et nous manœuvrerons ensemble. Avec beau temps, ce sera facile ! Avec mauvais temps... eh bien, avec mauvais temps, nous lutterons et nous vous sauverons encore, mistress Weldon, vous et votre petit Jack, tous ! Oui, je sens que je le ferai....

Et il répéta :

— Avec l'aide de Dieu !

— Maintenant, Dick, peux-tu savoir quelle est la position du *Pilgrim* ? demanda Mrs. Weldon.

— Facilement, répondit le novice. Je n'ai qu'à consulter la carte du bord, sur laquelle le point a été porté hier par le capitaine Hull.

— Et pourras-tu mettre le navire en bonne direction ?

— Oui, je pourrai mettre le cap à l'est, à peu près sur le point du littoral américain que nous devons accoster.

— Mais, Dick, reprit Mrs. Weldon, tu comprends bien, n'est-ce pas, que cette catastrophe peut et même doit modifier nos premiers projets ? Il n'est plus question de conduire le *Pilgrim* à Valparaiso. Le port le plus rapproché

de la côte d'Amérique est maintenant son port de destination.

— Sans doute, mistress Weldon, répondit le novice. Aussi, ne craignez rien ! Cette côte américaine qui s'allonge profondément vers le sud, nous ne pouvons manquer de l'atteindre.

— Où est-elle située ? demanda Mrs. Weldon.

— Là, dans cette direction, répondit Dick Sand en montrant du doigt l'est, qu'il releva au moyen de la boussole.

— Eh bien, Dick, que nous atteignons Valparaiso ou tout autre point du littoral, peu importe ! Ce qu'il faut, c'est atterrir.

— Et nous le ferons, mistress Weldon, et je vous débarquerai en lieu sûr, répondit le jeune novice d'une voix ferme. D'ailleurs, en rasant la terre, je ne renonce pas à l'espoir de rencontrer quelques-uns de ces bâtiments qui font le cabotage sur la côte. Ah ! mistress Weldon, le vent commence à s'établir dans le nord-ouest ! Dieu fasse qu'il tienne ainsi, nous ferons de la route, et bonne route ! Nous filerons grand large, et toutes nos voiles porteront, depuis la brigantine jusqu'au clin foc !

Dick Sand avait parlé avec la confiance du marin, qui se sent un bon navire sous les pieds, un navire dont il est maître sous toutes les allures. Il allait prendre la barre et appeler ses compagnons pour orienter convenablement les voiles, lorsque Mrs. Weldon lui rappela qu'il devait, avant tout, connaître la position du *Pilgrim*.

C'était, en effet, la première chose à faire. Dick Sand alla prendre, dans la chambre du capitaine, la carte où le point de la veille était indiqué. Il put donc montrer à Mrs. Weldon que le brick-goëlette était par 43° 35' en latitude, et en longitude par 164° 13', car, depuis vingt-quatre heures, il n'avait pour ainsi dire pas fait de route.

Mrs. Weldon s'était penchée sur cette carte. Elle regardait la teinte brune qui figurait la terre, sur la droite de ce vaste Océan. C'était le littoral de l'Amérique du Sud, immense barrage jeté entre le Pacifique et l'Atlantique, depuis le cap Horn jusqu'aux rivages de la Colombie. À la considérer ainsi, cette carte, qui se développait alors sous ses yeux, sur laquelle tenait un océan tout entier, elle devait donner à penser qu'il serait facile de repartir les passagers du *Pilgrim*. C'est une illusion qui se reproduit invariablement pour qui n'est pas familiarisé avec les échelles auxquelles se rapportent les cartes marines. Et, en effet, il semblait à Mrs. Weldon que la terre devait être en vue, comme elle l'était sur ce morceau de papier !

Et cependant, au milieu de cette page blanche, le *Pilgrim*, figuré à l'échelle exacte, aurait été plus petit que le plus microscopique des infusoires ! Ce point mathématique, sans dimensions appréciables, eût paru perdu comme il l'était en réalité dans l'immensité du Pacifique !

Dick Sand, lui, n'avait pas éprouvé la même impression que Mrs. Weldon. Il savait combien la terre était éloignée, et que bien des centaines de milles ne suffisaient pas à en mesurer la distance. Mais son parti était pris : il était devenu un homme sous la responsabilité qui lui incombait.

Le moment était venu d'agir. Il fallait profiter de cette brise de nord-ouest qui fraîchissait. Le vent contraire avait fait place au vent favorable, et quelques nuages, éparpillés au zénith sous la forme cyrhuus, indiquaient qu'il tiendrait au moins pendant un certain temps.

Dick Sand appela Tom et ses compagnons.

— Mes amis, leur dit-il, notre navire n'a plus d'autre équipage que vous. Je ne puis manœuvrer sans votre aide. Vous n'êtes pas marins, mais vous avez de bons bras. Mettez-les donc au service du *Pilgrim*, et nous pourrons le diriger. Il va de notre salut à tous que tout marche bien à bord.

— Monsieur Dick, répondit Tom, mes compagnons et moi, nous sommes vos matelots. La bonne volonté ne nous manquera pas. Tout ce que des hommes peuvent faire, commandés par vous, nous le ferons.

— Rien parlé, vieux Tom, dit Mrs. Weldon.

— Oui, bien parlé, reprit Dick Sand, mais il faut être prudent, et je ne forcerai pas de toile, afin de ne rien compromettre. Un peu moins de vitesse, mais plus de sécurité, c'est ce que nous commandent les circonstances. Je vous indiquerais, mes amis, ce que chacun aura à faire dans la manœuvre. Quant à moi, je resterai au gouvernail tant que la fatigue ne m'obligera pas à l'abandonner. De temps en temps, quelques heures de sommeil suffiront à me remettre. Mais, pendant ces quelques heures, il faudra bien que l'un de vous me remplace. Tom, je vous indiquerai comment on gouverne au moyen de la boussole. Ce n'est pas difficile, et, avec un peu d'attention, vous apprendrez vite à maintenir le cap du navire en bonne direction.

— Quand vous voudrez, monsieur Dick, répondit le vieux noir.

— Eh bien, répondit le novice, restez près de moi, à la barre jusqu'à la fin de la journée, et, si la fatigue m'accable, vous pourrez déjà me remplacer pour quelques heures.

— Et moi, dit le petit Jack, est-ce que je ne pourrai pas aider un peu mon ami Dick ?

— Oui, cher enfant, répondit Mrs. Weldon, en pressant Jack dans ses bras, on t'apprendra à gouverner, et je suis sûre que, tant que tu seras à la barre, nous aurons bon vent !

— Bien sûr ! Bien sûr ! mère, je te le promets ! répondit le petit garçon en frappant des mains.

— Oui, dit le jeune novice en souriant, les bons mousses savent conserver le bon vent ! C'est bien connu des vieux marins !

Puis, s'adressant à Tom et aux autres noirs :

— Mes amis, leur dit-il, nous allons brasser les vergues grand large. Vous n'aurez qu'à faire ce que je vous dirai.

— À vos ordres, répondit Tom, à vos ordres, capitaine Sand.

CHAPITRE X

LES QUATRE JOURS QUI SUIVENT

Dick Sand était donc le capitaine du *Pilgrim*, et sans perdre un instant, il prit les mesures nécessaires afin de mettre le navire sous toutes voiles.

Il était bien entendu que les passagers ne pouvaient avoir qu'une espérance : celle d'atteindre un port quelconque du littoral américain, sinon Valparaiso. Ce que Dick Sand comptait faire, c'était reconnaître la direction et la vitesse du *Pilgrim*, afin d'en tirer une moyenne. Pour cela, il suffisait de porter chaque jour sur la carte la route obtenue, comme il a été dit, par le loch et la boussole. Il y avait précisément à bord un de ces "patent-lochs," à caprans et à hélice, qui donnent fort exactement la vitesse pour un temps déterminé. Cet utile instrument, d'un emploi très facile, pouvait rendre les plus grands services, et les noirs étaient parfaitement aptes à le manœuvrer.

Une seule cause d'erreur subsisterait, — les courants. Pour la combattre, l'estime eût été insuffisante, et les observations astronomiques seules eussent permis de s'en rendre un compte exact. Or, ces observations, le jeune novice était encore hors d'état de les faire.

Dick Sand avait eu un instant la pensée de ramener le *Pilgrim* à la Nouvelle-Zélande. La traversée eût été moins longue, et certainement il l'aurait fait, si le vent, qui avait été contraire jusqu'alors, ne fût devu plus favorable. Mieux valait donc se diriger vers l'Amérique.

En effet, le vent avait tourné presque cap pour cap, et maintenant il soufflait du nord-ouest avec une tendance à fraîchir. Il fallait donc en profiter et faire le plus de route possible.

Dick Sand se disposa donc à mettre le *Pilgrim* grand large.

Dans un brick-goëlette, le mât de misaine porte quatre voiles carrées : la misaine, sur le bas-mât ; au-dessus, le hunier, sur le mât d'hune ; puis, sur le mât de perroquet, un perroquet et un cacatois.

Le grand mât, au contraire, est moins chargé de voilure. Il ne porte au bas-mât qu'une brigantine, et au-dessus une voile de flèche.

Entre ces deux mâts, sur les états qui les soutiennent par l'avant, on peut encore établir un triple étage de voiles triangulaires.

Enfin, à l'avant, sur le beaupré et son bout-dehors, s'amurent les trois focs.

Les focs, la brigantine, le flèche, les voiles d'états sont facilement maniables. Ils peuvent être hissés du pont, sans qu'il soit nécessaire de monter dans la mâture, pu-qu'ils ne sont pas serrés sur les vergues au moyen de rabas qu'il faut préalablement larguer.

Au contraire, la manœuvre des voiles du mât de misaine exige une plus grande habitude du métier de marin. Il est nécessaire, en effet, lorsqu'on veut les établir, de grimper par les haubans, soit dans la hune de misaine, soit sur les barres de perroquet, soit au capelage dudit mât, — et cela aussi bien pour les larguer ou les serrer que pour diminuer leur surface en prenant des ris. De là, l'obligation de courir sur les marchepieds, — cordes mobiles tendues au-dessus des vergues, — de travailler d'une main en se tenant de l'autre, manœuvre périlleuse pour qui n'en a pas l'habitude. Les oscillations du roulis et du tangage, très-accrues par la longueur du levier, le battement des voiles sous une brise un peu fraîche, ont vite fait d'enoyer un homme par-dessus le bord. C'était donc une opération véritablement dangereuse pour Tom et ses compagnons.

Très-heureusement, le vent soufflait modérément. La mer n'avait pas encore eu le temps de se faire. Les coups de roulis ou de tangage se maintenaient dans une amplitude modérée.

Lorsque Dick Sand, au signal du capt. Hull, s'était dirigé vers le théâtre de la catastrophe, le *Pilgrim* ne portait que ses focs, sa brigantine, sa misaine et son hunier. Pour passer de la panne au plus près, le novice n'avait eu qu'à faire servir, c'est-à-dire à contre brasser le phare de misaine. Les noirs l'avaient facilement aidé dans cette manœuvre.

Il s'agissait donc maintenant d'orienter grand large, et, pour compléter la voilure, de hisser le perroquet, le cacatois, la flèche et les voiles d'états.

— Mes amis, dit le novice aux cinq noirs, faites ce que je vais vous commander, et tout ira bien.

Dick Sand était resté à la roue du gouvernail.

— Allez ! cria-t-il. Tom, larguez vivement cette manœuvre !

— Larguez ?... dit Tom, qui ne comprenait pas cette expression !

— Oui... défaites-la ? — A vous, Bat... la même chose !... Bon !... Halez... raidissez... Voyons, tirez dessus !

— Comme cela ? dit Bat.

— Oui, comme cela. Très-bien !... Allons, Hercule... de la vigueur ! Un bon coup là.

Dire : de la vigueur ! à Hercule, c'était peut-être imprudent. Le géant, sans s'en douter, donna un coup à tout casser.

— Eh ! pas si fort, mon brave ! cria Dick Sand en souriant. Vous allez amener la mâture en bas !

— J'ai à peine tiré, répondit Hercule.

— Eh bien, faites semblant seulement ! Vous

verrez que ça suffira !... Bien, molissez... larguez... rendez la main !... Amarez... D'attachez... comme cela !... Bon !... De l'ensemble ! Halez... tirez sur les bras... Et tout le phare du mât de misaine, dont les bras de bâbord avaient été mollis, tourna lentement. Le vent, gonflant alors les voiles, imprima une certaine vitesse au navire.

Dick Sand fit alors mollir les écoutes des focs. Puis, il rappela les noirs à l'arrière. — Voilà qui est fait, mes amis, et bien fait ! Occupons-nous maintenant du grand mât. Mais ne cassez rien, Hercule.

— Je tâcherai, répondit le colosse, sans vouloir s'engager davantage. Cette seconde manœuvre fut assez facile. L'écoute du gui ayant été larguée en douceur, la brigantine prit le vent plus normalement et ajouta sa puissante action à celle des voiles de l'avant.

Le flèche fut alors établie au-dessus de la brigantine, et, comme il était simplement cargué, il n'y avait qu'à peser sur la drisse, à amurer, puis à border. Mais Hercule pesa si bien, de compte avec son ami Actéon, sans compter le petit Jack qui s'était joint à eux, que la drisse cassa net.

Tous trois tombèrent à la renverse, — sans se faire aucun mal, heureusement. Jack était enchanté !

— Ce n'est rien, ce n'est rien ! cria le novice. Rajustez provisoirement les deux bouts, et hissez en douceur !

C'est ce qui fut fait sous les yeux mêmes de Dick Sand, sans qu'il eût encore quitté la barre. Le *Pilgrim* marchait déjà rapidement, le cap à l'est, et il n'y avait plus qu'à le maintenir dans cette direction. Rien de plus facile, puisque le vent était maniable, et que les embardées n'étaient pas à craindre.

— Bien, mes amis ! dit le novice. Vous serez de bons marins avant la fin de la traversée !

— Nous ferons de notre mieux, capitaine Sand, répondit Tom.

Mrs. Weldon complimenta aussi ces braves gens.

Le petit Jack lui-même reçut sa part d'éloges, car il avait joliment travaillé.

— Je crois même, monsieur Jack, dit Hercule en souriant, que c'est vous qui avez cassé la drisse ! Quelle bonne petite poigne vous avez ! Sans vous, nous n'aurions rien fait de bon !

Et le petit Jack, très fier de lui, secoua vigoureusement la main de son ami Hercule.

L'installation de la voile du *Pilgrim* n'était pas complète encore. Il lui manquait ces voiles hautes, dont l'action n'est point à dédaigner sous cette allure du grand large. Perroquet, cacatois, voiles d'étai, le brick-goëlette devait sensiblement gagner à les porter, et Dick Sand résolut de les établir.

Cette manœuvre devait être plus difficile que les autres, non pour les voiles d'étai, qui pouvaient se glisser, s'amurer et se border d'en bas, mais pour les voiles carrées du mât de misaine. Il fallait monter jusqu'aux barres pour les larguer, et Dick Sand, ne voulant exposer personne de son équipage improvisé, s'occupa de le faire lui-même.

Il appela donc Tom, et il le mit à la roue du gouvernail, en lui montrant comment il fallait tenir le bâtiment. Puis, Hercule, Bat, Actéon, Austin étaient placés, les uns aux drisses du cacatois, les autres à celles du perroquet, il s'élança dans la mâture. Grimper les enfilchures des haubans de misaine, les hampes de reviers, les enfilchures des haubans du mât de hune, atteindre les barres, ce ne fut qu'un jeu pour le jeune novice. En une minute, il était sur le marchepied de la vergue de perroquet, et il larguait les rabans qui tenaient la voile serrée.

Puis, il reprit pied sur les barres, et il grimpa sur la vergue de cacatois, dont il largua rapidement la voile.

Dick Sand avait fini sa besogne, et, saisissant un des haubans de tribord, il se laissa glisser jusqu'au pont.

Là, sur ses indications, les deux voiles furent vigoureusement amurées et bordées, puis les deux vergues hissées à bloc. Les voiles d'étai ayant été ensuite établies entre le grand mât et le mât de misaine, la manœuvre se trouva terminée.

Hercule n'avait rien cassé cette fois.

Le *Pilgrim* portait alors toutes les voiles qui composaient son grément. Sans doute, Dick Sand aurait pu y joindre encore les bonnettes de misaine à bâbord ; mais c'était une manœuvre difficile, dans les circonstances actuelles, et s'il avait fallu les rentrer en cas de grain, on n'aurait pu le faire avec assez de rapidité. Le novice s'en tint donc là.

Tom fut alors relevé de son poste à la roue du gouvernail, que Dick Sand vint reprendre.

La brise fraîchissait. Le *Pilgrim*, donnant une légère bande sur tribord, glissait rapidement à la surface de la mer, en laissant derrière lui un sillage bleu plat, qui témoignait de la pureté de ses lignes d'eau.

— Nous voici en bonne route, mistress Weldon, dit alors Dick Sand, et maintenant, que Dieu nous conserve ce vent favorable !

Mrs. Weldon serra la main du jeune novice. Puis, fatiguée de toutes les émotions de cette dernière heure, elle regagna sa cabine et tomba dans une sorte d'assoupissement pénible qui n'était pas du sommeil.

Le nouvel équipage resta sur le pont du brick-goëlette, veillant sur le gaillard d'avant, et prêt à obéir aux ordres de Dick Sand, c'est-à-dire à modifier l'orientation des voiles, suivant les variations du vent ; mais, tant que la brise continuerait et cette force et cette direction, il n'y aurait absolument rien à faire.

Pendant tout ce temps, que devenait donc cousin Bénédicte ?

Cousin Bénédicte s'occupait d'étudier à la loupe un articulé qu'il avait enfin observé à bord, un simple orthoptère, dont la tête disparaissait sous le prothorax, un insecte aux élytres plates, à l'abdomen arrondi, aux ailes assez longues, qui appartenait à la famille des blattiens et à l'espèce des blattes américaines.

C'étaient précisément en furetant dans la cuisine de Negro, qu'il avait fait cette précieuse trouvaille, et au moment où le maître-coq allait impitoyablement écraser ledit insecte. De là, une colère, que Negro laissa froidement passer, d'ailleurs.

Mais, ce cousin Bénédicte, savait-il quel changement s'était produit à bord depuis le moment où le capt. Hull et ses compagnons avaient commencé cette funeste pêche de la jubarte ? Oui, sans doute. Il était même sur le pont, lorsque le *Pilgrim* arriva en vue des débris de la baleinière. L'équipage du brick-goëlette avait donc péri sous ses yeux.

Prétendre que cette catastrophe ne l'avait pas touché, ce serait accuser son cœur. Cette pitié pour autrui, que tout le monde ressent, il l'avait certainement éprouvée. Il s'était également ému de la situation faite à sa cousine. Il était venu serrer la main de Mrs. Weldon, comme pour lui dire : " N'ayez pas peur ! Je suis là ! Je vous reste ! "

Puis, cousin Bénédicte était retourné vers sa cabine, afin de réfléchir, sans doute, aux conséquences de ce désastreux événement, aux mesures énergiques qu'il convenait de prendre !

Mais, sur son chemin, il avait rencontré la blatte en question, et comme sa prétention, — justifiée d'ailleurs contre certains entomologistes — était de prouver que les blattes du genre phoraspés, remarquables par leurs couleurs, ont des mœurs très-différentes des blattes proprement dites, il s'était mis à l'étude, oubliant et qu'il y avait eu un capt. Hull à commander le *Pilgrim*, et que cet infortuné venait de périr avec son équipage ! La blatte l'absorbait tout entier ! Il ne l'aurait pas moins et il en faisait autant de cas que si cet horrible insecte eût été un scarabée d'or.

La vie, à bord, avait donc repris son cours habituel, bien que chacun dût rester longtemps encore sous le coup d'une si poignante et si imprévue catastrophe.

Pendant cette journée, Dick Sand se multiplia, afin que tout fût en place et qu'il pût paraître aux moindres éventualités. Les noirs lui obéissaient avec zèle. L'ordre le plus parfait régnait à bord du *Pilgrim*. On pouvait donc espérer que tout irait sans encombre.

De son côté, Negro ne fit plus aucune tentative pour se soustraire à l'autorité de Dick Sand. Il parut l'avoir tacitement reconnue. Occupé, comme toujours, dans son étroite cuisine, on ne le vit pas plus qu'auparavant. D'ailleurs, à la moindre infraction, au premier symptôme d'insoumission, Dick Sand était résolu à l'envoyer à fond de cale pour le reste de la traversée. Sur un signe de lui, Hercule eût empoigné le maître-coq par la peau du cou. Cela n'aurait pas été long. Dans ce cas, Nan, qui savait faire la cuisine, eût remplacé le cuisinier dans ses fonctions. Negro devait donc se dire qu'il n'était pas indispensable, et, comme on le surveillait de près, il sembla ne vouloir donner aucune prise contre lui.

Le vent, tout en fraîchissant jusqu'au soir, ne nécessita aucun changement dans la voile du *Pilgrim*. Sa solide mâture, son grément de fer, qui était en bon état, lui eussent permis de supporter, sous cette allure, même une brise plus forte.

Pendant la nuit, il est souvent l'usage de diminuer de toile, et, particulièrement, de serrer les voiles hautes, flèches, perroquets, cacatois, etc. Cela est prudent, pour le cas où quelque rafale tomberait à bord instantanément. Mais Dick Sand crut pouvoir se dispenser de prendre cette précaution. L'état de l'atmosphère ne laissait rien présager de fâcheux, et d'ailleurs le jeune novice, décidé à passer cette première nuit sur le pont, comptait bien avoir l'œil à tout. Puis, c'était une marche plus rapide, et il lui tardait de se trouver sur des parages moins déserts.

Il a été dit que le loch et la boussole étaient les seuls instruments dont Dick Sand put se servir, afin d'estimer approximativement le chemin parcouru par le *Pilgrim*.

Pendant cette journée, le novice fit jeter le loch toutes les demi-heures, et il nota les indications fournies par l'instrument.

Quant à la boussole, qui porte aussi le nom de compas, il y en avait deux à bord. L'une était placée dans l'habitacle, sous les yeux de l'homme de barre. Son cadran, éclairé le jour par la lumière diurne, la nuit par deux lampes latérales, indiquait à tout moment quel cap avait le navire, c'est-à-dire la direction qu'il suivait.

L'autre compas était une boussole renversée, fixée aux barreaux de la cabine qu'occupait autrefois le cap. Hull. De cette façon, sans quitter sa chambre, il pouvait toujours savoir si la route donnée était exactement suivie, si l'homme de barre, par inadvertance ou négligence, ne laissait pas le bâtiment faire de trop grandes embardees.

D'ailleurs, il n'est pas de navire, employé aux voyages de long cours, qui ne possède au moins deux boussoles, comme il a deux chronomètres. Il faut que l'on puisse comparer ces instruments entre eux, et, conséquemment, contrôler leurs indications.

Le *Pilgrim* était donc suffisamment pourvu sous ce rapport, et Dick Sand recommanda à ses hommes de prendre le plus grand soin des deux compas, qui lui étaient si nécessaires.

Or, malheureusement, pendant la nuit du 12 au 13 février, tandis que le novice était de quart et tenait la roue du gouvernail, un fâcheux accident se produisit. La boussole renversée, qui était fixée par une virole de cuivre au barrotin de la cabine, se détacha et tomba sur le plancher. On ne s'en aperçut que le lendemain.

Comment cette virole vint-elle à manquer ? c'était assez inexplicable. Il était possible, cependant, qu'elle fût oxydée, et qu'un coup de tangage ou de roulis l'eût détachée du barrotin. Or, précisément, la mer avait été plus dure pendant la nuit. Quoi qu'il en soit, la boussole s'était cassée de manière à ne pouvoir être réparée.

Dick Sand fut très-contrarié. Il était rétrogradé, désormais, à s'en rapporter uniquement au compas de l'habitacle. Ce bris de la seconde boussole, personne n'en était responsable, bien évidemment, mais il pouvait avoir des conséquences fâcheuses. Le novice prit donc toutes les mesures pour que le second compas fût à l'abri de tout accident.

Jusqu' alors, sauf cela, tout allait bien à bord du *Pilgrim*.

Mrs. Weldon, à voir le calme de Dick Sand, avait repris confiance. Ce n'était pas qu'elle se fût jamais abandonnée au désespoir. Avant tout, elle comptait sur la bonté de Dieu. Aussi, en sincère et pieuse catholique, elle se reconfortait par la prière.

Dick Sand s'était arrangé de manière à rester à la barre pendant la nuit. Il dorrait cinq ou six heures, le jour, et cela paraissait lui suffire, puisqu'il ne se sentait pas trop fatigué. Pendant ce temps, Tom ou son fils Bat le remplaçaient à la roue du gouvernail, et, grâce à ses conseils, ils devenaient peu à peu de passables timoniers.

Souvent, Mrs. Weldon et le novice causaient ensemble. Dick Sand prenait volontiers conseil de cette femme intelligente et courageuse. Chaque jour, il lui montrait sur la carte du bord le chemin parcouru, qu'il relevait à l'estime, en tenant uniquement compte de la direction et de la vitesse du navire.

— Voyez, mistress Weldon, lui répétait-il souvent, avec ces vents portants, nous ne pouvons manquer d'atteindre le littoral de l'Amérique méridionale. Je ne voudrais pas l'affirmer, mais je crois bien que, lorsque notre bâtiment arrivera en vue de terre, il ne sera pas loin de Valparaiso !

Mrs. Weldon ne pouvait douter que la direction du bâtiment ne fût bonne, favorisée surtout par ces vents de nord-ouest. Mais combien le *Pilgrim* lui semblait éloigné du littoral américain ! Que de dangers, entre lui et la franche terre, à ne compter que ceux qui pouvaient venir d'un changement dans l'état de la mer et du ciel !

Jack, insouciant comme le sont les enfants de son âge, avait repris ses jeux habituels, courant sur le pont, s'amusant avec Dingy. Il trouvait, sans doute, que son ami Dick était moins à lui qu'autrefois, mais sa mère lui avait fait comprendre qu'il fallait laisser le jeune novice tout entier à ses occupations. Le petit Jack s'était rendu à ces raisons et ne dérangeait plus le capt. Sand.

Ainsi se passèrent les choses à bord. Les noirs faisaient intelligemment leur besogne et devenaient chaque jour plus praticiens du métier de marin. Tom fut naturellement le maître d'équipage, et c'était bien lui que ses compagnons eussent choisi pour cette fonction. Il commandait le corps pendant que le novice se reposait, et il avait avec lui son fils Bat et Austin. Actéon et Hercule formaient l'autre quart sous la direction de Dick Sand. De cette façon, tandis que l'un gouvernait, les autres veillaient à l'avant.

Bien que ces parages fussent déserts et qu'un abordage ne fût vraiment pas à craindre, le novice exigeait une surveillance rigoureuse pendant la nuit. Il ne naviguait jamais sans avoir ses feux de position, — un feu vert à tribord, un feu rouge à bâbord, — et, en cela, il agissait sagement.

Toutefois, pendant ces nuits que Dick Sand passait tout entière à la barre, il sentait parfois un irrésistible accablement s'emparer de lui. Sa main gouvernait alors par pur instinct. C'était l'effet d'une fatigue dont il ne voulait pas tenir compte.

Or, il arriva ceci pendant la nuit du 13 au 14 février, c'est que Dick Sand, très-fatigué, dut aller prendre quelques heures de repos, et fut remplacé à la barre par le vieux Tom.

Le ciel était couvert d'épais nuages, qui s'étaient abaissés avec le soir sous l'influence de l'air froid. Il faisait donc très-sombre, il eût été impossible de distinguer les hautes voiles, perdues dans les ténèbres. Hercule et Actéon étaient de quart sur le gaillard d'avant.

À l'arrière, le feu de l'habitacle ne laissait filtrer qu'une vague lueur, qui reflétait doucement la garniture métallique de la roue du gouvernail. Les fanaux, projetant leurs feux latéralement, laissaient le pont du navire dans une obscurité profonde.

Vers trois heures du matin, une sorte de phénomène d'hypnotisme se produisit alors, dont le vieux Tom eût même pas conscience. Ses yeux, qui s'étaient trop longtemps fixés sur un point lumineux de l'habitacle, perdirent subitement le sentiment de la vision, et il tomba dans une véritable somnolence anesthésique.

Non-seulement il ne voyait plus, mais on l'eût touché ou pincé fortement, qu'il n'aurait probablement rien senti.

IL NE VIT DONC PAS UNE OMBRE QUI SE GLISSAIT sur le pont. C'était Negro.

Arrivé à l'arrière, le maître-coq plaça sous

l'habitacle un objet assez pesant qu'il tenait à la main.

Puis, après avoir observé un instant le cadran lumineux de la boussole, il se retira sans avoir été vu.

Si, le lendemain, Dick Sand eût aperçu cet objet placé par Negro sous l'habitacle, il se fût empressé de le retirer.

En effet, c'était un morceau de fer, dont l'influence venait d'altérer les indications du compas. L'aiguille aimantée avait été déviée, et au lieu de marquer le nord magnétique, qui diffère un peu du nord du monde, elle marquait le nord-est. C'était donc une déviation de quatre quarts, autrement dit d'un demi-angle droit.

Tom, presque aussitôt, était revenu de son assoupissement. Ses yeux se portèrent sur le compas... Il crut, il dut croire que le *Pilgrim* n'était pas en bonne direction.

Il donna donc un coup de roue, afin de remettre le cap du navire à l'est... Il le pensait, du moins.

Mais, avec la déviation de l'aiguille, qu'il ne pouvait soupçonner, ce cap, modifié de quatre quarts, fut le sud-est.

Et ainsi, pendant que, sous l'action d'un vent favorable, le *Pilgrim* était censé suivre la direction voulue, il marchait avec une erreur de quarante-cinq degrés dans sa route !

(La suite au prochain numéro.)

Les travailleurs.—Avant que de commencer vos ouvrages pénibles du printemps, après un hiver de repos, votre système a besoin d'être purifié et de se renforcer pour prévenir et guérir d'une attaque de fièvre ou d'autres maladies du printemps qui vous seraient préjudiciables pendant une saison d'ouvrages. Vous sauverez du temps, vous éviterez beaucoup de maladies et économiserez, si vous faites usage d'une bouteille des AMERS DE HOUBLON dans votre famille durant ce mois. Ne différez pas. Voir une autre colonne.

LA FORMULE D'EXCOMMUNICATION

Voici, d'après le *National* de Paris, le texte de la formule d'excommunication, telle qu'elle est actuellement enregistrée à la chancellerie du Vatican :

De l'autorité de Dieu Tout-Puissant, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et des saints canons, et de la sainte et immaculée vierge Marie, mère de Dieu, et de toutes les vertus célestes, anges et archanges, trônes, dominations, puissances, chérubins et séraphins, et de tous les saints patriarches, prophètes et évangélistes, et des saints innocents qui, dans la vue de l'Agneau divin, sont seuls dignes de chanter un cantique nouveau, et aussi de l'autorité des saints martyrs et des saints confesseurs, et des saintes et de tous les saints ensemble, avec les autres élus de Dieu ;

Nous excommunions et anathématisons ce malfaiteur qui se fait appeler (ici le nom de la personne excommuniée), et nous le consignons hors du seuil de la sainte Eglise de Dieu.

Que Dieu le Père, qui a créé l'homme, le maudisse ! Que le Fils de Dieu, qui a souffert pour l'homme, le maudisse ! Que le Saint-Esprit, qui nous régénère par le baptême, le maudisse ! Que la sainte Croix, sur laquelle le Christ monta pour notre salut et triompha de ses ennemis, le maudisse !

Que la sainte et éternelle vierge Marie, mère de Dieu, le maudisse ! Que saint Michel, l'avocat des saintes âmes, le maudisse ! Que tous les anges et archanges, principautés et puissances, et toutes les milices célestes le maudissent !

Que la glorieuse phalange des patriarches et des prophètes le maudisse ! Que saint Jean Précurseur, qui a baptisé le Christ, que saint Pierre, saint Paul et saint André, que tous les apôtres ensemble, ainsi que les autres disciples du Christ et que les quatre évangélistes dont les prédications ont converti l'univers, le maudissent ! Que la sainte et merveilleuse cohorte des martyrs et confesseurs, qui par leurs bonnes œuvres ont trouvé grâce devant Dieu, le maudissent !

Que les chœurs sacrés des vierges qui, pour la gloire de Jésus-Christ, ont méprisé les vanités de ce monde, le maudissent !

Que tous les saints, qui du commencement du monde à la fin des siècles seront aimés de Dieu, le maudissent !

Que le ciel et la terre et toutes les choses saintes qu'ils renferment le maudissent !

Qu'il soit maudit partout où il sera, à la campagne, dans sa maison, sur le grand chemin, dans les sentiers, dans les bois, dans l'eau et même s'il entre à l'église !



Mrs. Weldon s'était penchée sur cette carte



Tous trois tombèrent à la renverse



Le petit Jack, très-fier de lui



Il ne vit donc pas une ombre qui se glissait

GRAVURES DU FEUILLETON

Qu'il soit maudit pendant sa vie et à l'heure de sa mort!

Qu'il soit maudit dans chacune de ses actions : quand il mangera ou boira, quand il aura faim ou soif ou qu'il jeûnera, quand il dormira, s'endormira ou veillera ; quand il marchera ou s'arrêtera, s'assiera ou se couchera ; quand il sera au travail ou au repos ; quand il satisfera ses besoins naturels ; quand il s'abandonnera à la volupté, et même quand il perdra son sang à la suite d'une blessure !

Qu'il soit maudit dans toutes les facultés de son corps !

Qu'il soit maudit dans tout ce qui constitue son être, intérieurement et extérieurement !

Qu'il soit maudit dans son crâne, dans ses tempes, dans son front, dans ses oreilles, dans ses sourcils, dans ses yeux, dans ses joues, dans ses mâchoires, dans son nez, dans ses grosses et petites dents, dans ses lèvres, dans sa gorge, dans ses mains, dans ses doigts, dans sa poitrine, dans son cœur, dans son estomac, dans ses entrailles, dans ses reins, dans ses cuisses, dans ses parties génitales, dans ses hanches, ses genoux ses jambes, ses pieds, ses ongles !

Qu'il soit maudit dans toutes les jointures et articulations de ses membres ! Que, du sommet de sa tête à la plante de ses pieds, la maladie ronge son corps !

Que le Christ, fils du Dieu vivant, le maudisse de toute sa puissance et de toute sa majesté !

Et puisse le ciel et toutes les puissances qui y agissent s'élever contre lui pour le damner, à moins qu'il ne se repente et nous accorde toutes les satisfactions voulues.

Amen, ainsi soit-il ; ainsi soit-il, amen.

AVIS

On a besoin, à L'OPINION PUBLIQUE, d'un bon collecteur, compétent et digne de confiance, capable d'offrir toutes les garanties nécessaires. S'adresser à G. B. Burland, gérant du journal.

JEUX D'ESPRIT ET DE COMBINAISONS

Nous prions ceux de nos lecteurs qui enverront des solutions, ou toutes autres communications concernant ce département, d'adresser leurs lettres comme suit : "Jeux d'esprit," bureaux de L'OPINION PUBLIQUE, Montréal.

M. I.-E. L., Québec.—N'ayant pas votre adresse, nous n'avons pu répondre à votre lettre.

Dans le problème No. 55 que nous avons publié la semaine dernière, il faut ajouter les mots suivants après le dernier mot du paragraphe : "Pour former la somme de \$160."

No. 56.—CHARADES

Mon dernier est une parure ; Mon premier, une nourriture ; Mon entier excite la faim ; Tous trois croissent dans le jardin.

Par J.-E. C.

No. 57

Ma première moitié ne donne que du son, Et ma dernière, un goût, une odeur, de haut ton, Et mon entier, qui vient du pays des crevettes, Par sa belle couleur, embellit les toilettes.

Par V. P., Isle Dupas.

No. 58

Si mon premier est rusé, habile, Mon dernier est inculte et stérile ; Et mon entier, golfe ou duché, En Russie est enfin niché.

Par ELZ. OUELLET, Hébertville.

No. 59

Dans l'alternative, On se sert souvent de mon premier ; Mon second, quadrupède très petit, Est souvent la ruine de vos greniers ; — Et toujours est mon dernier, Le résultat de bon marché ; — Enfin, mon tout peut vous causer de grands maux Sans avoir pitié de votre douleur.

Par L. A. LÉTOURNAU, St-Joseph.

DÉLASSEMENTS ARITHMÉTIQUES

No. 60.—Une société d'élèves rhétoriciens et philosophes dépensent, dans une promenade, 75 francs. Les rhétoriciens ont payé chacun 2 francs 10c., et les philosophes 2 francs 40c. Combien y avait-il de rhétoriciens et de philosophes ?

No. 61.—CHARADE EN LOSANGE
Mon premier se trouve dans flamme ;
Mon second cause la douleur ;
Mon troisième un nom de femme ;
Mon quatrième un nom de fleur ;
Mon dernier est dans épigramme.

Par Mlle EMILIE LÉTOURNAU, St-Joseph.

ÉNIGMES-CHARADES

No. 62.—Mon premier était le nom d'un des fils de Jacob ; mon deuxième est un adjectif qualificatif, et mon tout un auteur dramatique français.—Par Mlle EUGÉNIE C.-M., Montréal.

No. 63.—Ma première partie se sert de la seconde pour manger mon tout.—Par F. E. LEGENDRE, Québec.

No. 64.—MOTS CARRÉS

Mon premier fut fondé par Pizarre ;
Mes troisième et second—fait bizarre—
Furent ministres : l'un persan,

L'autre mahométan ;
Et mon dernier, pauvre bête de somme,
Fut de tout temps fort métré par l'homme.

Par ELZ. OUELLET, Hébertville.

N. 65

Le modèle du traitre,
Faute d'écrit, c'est loi,
De Jésus un ancêtre,
Des Visigots un roi,
L'empire y cesse d'être.

Par V. P., Isle Dupas.

REPONSES JUSTES

- Mlle Arpalice Cécyr, Chateauguy : Nos. 29, 30, 33, 35, 36, 38, 39, 42, 43, 44.
Mlle J. Denault, Saint-Timothée : Tous.
Mlle Eug. Cinq-Mars, Montréal : Nos. 36, 46.
Mlle A. P., St-Hugues : Nos. 30, 36, 42, 44.
Mlle Catherine Couillard, Rimouski : Nos. 29, 30, 33, 36, 38, 39, 42, 43.
Mlle Caroline Drouin, St-Joseph (Beauce) : Nos. 31, 36, 43.
Mlle Herménégilde Cécyr, Chateauguy : Nos. 29, 30, 33, 35, 36, 38, 39, 42, 43, 44, 45.
Mlle Emma Cinq-Mars, Montréal : No. 42.
Mlle Anna Pellerin, Yamachiche : Nos. 36, 45.
Mlle O-lile Roy, St-Joseph de la Beauce : Nos. 36, 40, 42, 43, 44, 45.
V. P., Isle Dupas : Nos. 36, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44.
E. L., Trois-Rivières : Tous.
Is. Enoch Lepage, Québec.—Nos. 36, 38, 39, 40, 41, 42, 43.
J. H. Fontaine, Ottawa : Nos. 38, 42, 43, 44, 45.
F. E. Legendre, Québec : Nos. 36, 39, 40, 42, 43, 44, 45.
J. B., L'Assomption : Nos. 29, 30, 33, 35.
L. A. Létourneau, St-Joseph (Beauce) : Nos. 29, 33, 35.
B. E. P., Berthier (en haut) : Nos. 29, 30, 31, 32, 35, 36, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45.
Arthur Senecal, Montréal : No. 42.
L. N. Couillard, Rimouski : Nos. 29, 30, 33, 36, 38, 39, 42, 43.
F. Sclrahc, Montréal : Nos. 31, 32, 33, 35, 36, 42, 43, 44, 45.
—, Québec : Nos. 36, 40, 42, 43.

SOLUTIONS

- No. 36. Théâtre, théâtre ; No. 37. Barbotte ; No. 38. Sur-prise ; No. 39. Oie-soi-soie ; No. 40. NOEL, ORME, ONDE, RIEL, EDEN, MEIN, LENT, ELNE.
No. 42. Chat-eau, château ; No. 43. Pré-face, préface ; No. 44. Parce que ceux-ci ont toujours le verre à la main ; No. 45. C'est qu'il faut graisser la roue pour qu'elle ne fasse pas de bruit, et qu'il faut graisser la main de l'avocat pour qu'il en fasse.

La Gazette de Cologne, publiée dans son numéro du 20 décembre, un article intitulé La haine des Russes contre les Allemands, dont voici les premières lignes : "Autant qu'il m'en souvient, les cris contre le germanisme ne se sont jamais fait entendre en Russie autant qu'à présent." L'auteur prétend que les Allemands sont aussi mal vus sur les bords de la Néva qu'ils l'étaient en France en 1870, et que, si on ne les a jamais aimés, on les respectait du moins et on les employait. Cela a changé, et une guerre contre l'Allemagne et l'Autriche serait maintenant aussi populaire en Russie que la guerre de 1877 contre la Turquie.

Les annonces de naissances, mariages et décès sont insérées à raison de cinquante centins.

MARIAGE

A Ste-Ursule, le 4 courant, par le Rév. Mr. Brissette curé de St-Timothé et oncle du marié, assisté du Rév. M. Mayrand, ancien curé de Ste-Ursule, du Rév. M. Comeau, curé de Ste-Ursule et du Rév. M. Brunelle, vicaire, Dlle Marie-Louise, fille unique de Louis Carlé, Ecr., du manoir de Ste-Ursule, à M. Jos. Alfred Brissette, marchand de Louisville. Après le mariage, les jeunes époux furent l'objet d'une magnifique réception au convent de Ste-Ursule. Nos meilleurs souhaits à l'heureux couple qui est parti pour un voyage de noces.

Mères ! Mères !! Mères !!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de SIROP CALMANT DE MME WINSLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Ses effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille. Exiger le véritable qui porte le fac-simile de CURTIS et PERKINS sur l'enveloppe extérieure. En vente chez tous les pharmaciens. 25 cents la bouteille. Se méfier des contrefaçons.

Toux. — Les Brown Bronchial Troches sont propres à guérir la TOUX, le MAL DE GORGE, l'ENROUEMENT et les AFFECTIONS DES BRONCHES. Depuis trente ans que ces TROCHESQUES sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangée au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons.

La Gorge. — LES TROCHISQUES DE BROWN POUR LES BRONCHES agissent directement sur les organes de la voix. Ils ont un effet extraordinaire sur tous les désordres de la Gorge et du Larynx, rétablissant le son de la voix éteinte, soit par le froid ou par épuisement, et la rend claire et distincte. Les Orateurs et les Chanteurs reconnaissent l'utilité des TROCHISQUES.

Un RHUME, une TOUX, un CATARRHE ou MAL DE GORGE exigent une attention immédiate, vu qu'en les négligeant on peut devenir pulmonaire à un degré incurable. "LES TROCHISQUES DE BROWN POUR LES BRONCHES" vous donneront toujours un soulagement. Déféiez-vous des contrefaçons, elles sont très nuisibles. Les véritables "Brown's Bronchial Troches" se vendent seulement par boîtes.

Un Diacre sage. — "Diacre Wilden, j'aimerais que vous me fissent connaître par quel moyen vous et votre famille avez si bien passé la saison dernière, quand nous tous nous avons été si malade et avons eu si souvent la visite des médecins.

—Frère Taylor, la réponse est bien facile. J'ai fait usage des Amers de Houblon en temps opportun, et par ce moyen j'ai tenu ma famille en bonne santé et me suis exempté des comptes de médecins. Pour trois piastres de ce remède, nous avons conservé la santé, et nous avons pu travailler tout le temps, et je suis certain qu'il vous en a coûté ainsi qu'à la plupart de vos voisins de un à deux cent piastres chacun, le temps que vous avez été malade. Je parie que dorénavant vous prendrez mon remède. Voir une autre colonne.

LE JEU DE DAMES

Adresser toutes les communications concernant le Jeu de Dames à M. J.-E. TOURANGEAU, bureau de L'OPINION PUBLIQUE, Montréal.

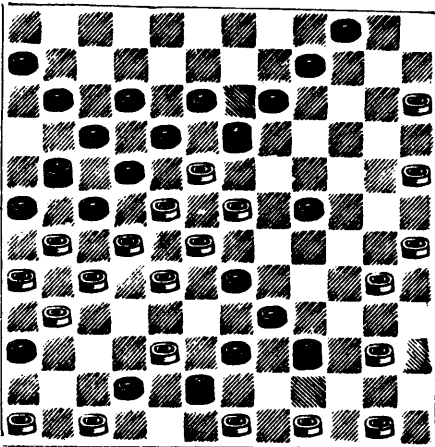
Solutions justes du problème 246

Montréal : MM. H. Leclerc, N. Chartier, Z. Pouliot, J.-O. Pément, H.-R. Denis A. Rochon, W. Rousseau.

Québec : MM. N. Langlois J. Lemieux.

PROBLÈME No. 248

Composé par M. ELIE JACQUES, Montréal



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent

Solutions justes du problème 246

Table with 2 columns: Les Blancs jouent de, Les Noirs jouent de. Rows show numbers 4, 30, 36, 54, 48, 42 and values 35, 24, 29, 48, 41, 3 et gagnent.

LES ÉCHECS

MONTRÉAL. 13 janvier 1881.

Pour nouvelles littéraires, s'adresser à Mr le Dr T. LAMOUREUX, 589, rue Ste-Catherine. Pour problèmes, parties, etc., à Mr O. TREMPÉ, 693, rue St-Bonaventure, Montréal.

SOLUTIONS JUSTES

Problème No. 254.—MM. H. Lafrenière, T. Gagnier, M. Toupin et P. Giroux, Montréal ; L. O. P. Sherbrooke ; M. Lalandy, New-York ; Uo amateur, Ottawa. T. Lacasse, Lowell, Mass. ; V. Gagnon, F. Côté, Z. Delaunais, Québec ; A. C., St-Jean ; Triduvien, Trois-Rivières ; N. P., Soré.

NOUVELLES.

—Le 2 décembre dernier, M. Jenkin a fait à Glasgow une intéressante lecture sur l'utilité du jeu des Echecs et du jeu de Dames, suivi d'un rapide aperçu sur la littérature des Echecs.

—Depuis 1855-56 est joué presque tous les ans un match entre les clubs d'Echecs de Liverpool et de Manchester. Cette année, seize joueurs de chaque côté ont pris part à la lutte, la victoire a été en faveur de Liverpool qui a gagné 9 parties contre 7 perdues et 4 nulles. Depuis que cette lutte amicale existe entre ces deux villes, il a été joué 21 matchs dont voici le résultat :

Table with 2 columns: Liverpool a gagné 12 matches et 123 parties, Manchester 6 112, Nuls 3 47.

Total. 21 282 parties.

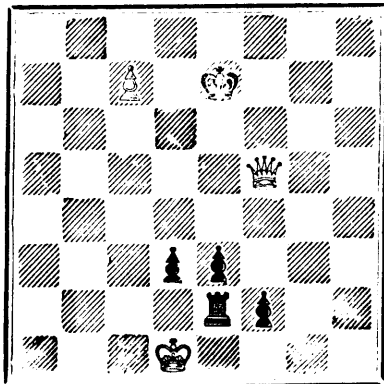
PREMIER TOURNOI NATIONAL DE FRANCE 1880.—Nous empruntons à la Stratégie du mois de décembre dernier le paragraphe suivant :

"Le 1er décembre, il a été précédé au Cercle des Echecs de Paris un tirage au sort qui règle l'ordre dans lequel les champions de cette grande lutte doivent jouer les uns contre les autres. Le combat a été commencé le 3 décembre, chacun ayant douze parties à jouer, il ne sera terminé que le 3 janvier. Ce tournoi est très intéressant ; il est suivi avec beaucoup d'attention par tous les amateurs du Cercle, et déjà il y a eu trois jolies parties jouées ; parmi celles-ci, nous citerons les parties entre MM. Arnous de Rivière et Hugo Oberndorffer. Au moment où nous mettons sous presse, le résultat obtenu par chaque concurrent est comme suit : Arnous de Rivière, 2 1/2 ; De Boisterre, 1 1/2 ; Chassery, 2 ; Clerc, 5 ; Hugo Oberndorffer, 1 1/2 ; Mathéus, 1 ; Rosenthal, 6."

FIN DE PARTIE No. 11.

Composée par M. DE LABOURDONNAIS.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et font mat en 4 coups.

Solution du problème No. 254.

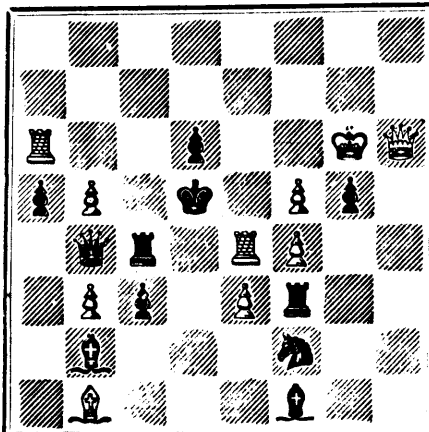
Table with 2 columns: Blancs, Noirs. Row 1: 1 C 3e T D, 1 ?

PROBLÈME No. 257.

LETTRE "w."

(Du Huddersfield College Magazine.)

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et font mat en 3 coups.

Solution du problème No. 255.

Table with 2 columns: Blancs, Noirs. Row 1: 1 C pr F (6e F), 1 F 3e D (A). Row 2: 2 T pr F, 2 C joue. Row 3: 3 T 7e D, 6ehec, 3 R 3e R. Row 4: 4 F 4e FD, mat. (A)

Table with 2 columns: Blancs, Noirs. Row 1: 2 F pr F, 1 F pr T. Row 2: 3 F 4e CR, 6ehec, 2 R 3e R. Row 3: 4 F 6e D, mat, 3 R 2e R.

Et autres variations.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Table of market prices for various goods including flour, grains, dairy products, and meats, with columns for item names and prices.

Marché aux Bestiaux

Table of prices for livestock and animal products such as beef, pork, and sheep.

Table of prices for other goods like hay and straw.

Décisions judiciaires concernant les Journaux

10. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

PASTILLES PECTORALES

Ces pastilles sont fortement recommandées contre les Bronchites, Rhumes, Toux opiniâtre, Catarrhe, Extinction de voix, etc., etc.

Advertisement for Victoria Poudre à Pâte, featuring a portrait of a woman and text about its purity and availability at D.C. Brosseau & Cie.



CHEMIN DE FER Q.M.O. & O. CHANGEMENT D'HEURES

Table of train schedules for the Q.M.O. & O. railway, including departure and arrival times for various routes.

Bureaux Général, 13, Place-d'Armes. BUREAUX DES BILLETS: 12 PLACE D'ARMES, 2-2 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL.

AVIS AUX PHOTOGRAPHES

A louer, garni et meublé, l'un des plus anciens établissements de Montréal. Y compris chambre obscure, lentilles et tout le matériel nécessaire avec 10,000 négatives am-blement, échantillons de cadres, boîtes, etc.

PATINS! PATINS!

CORNICHES ET ROULEAUX DE RIDEAUX, BANCS D'ESCALIER, VAISSEAUX DE CUISINE FAIENCÉS

L. J. A. SURVEYER, 524, RUE CRAIG.

BOTANIQUE

"Cours Élémentaire de BOTANIQUE et FLORE DU CANADA," à l'usage des maisons d'éducation, par L'ABBÉ J. MOYEN, professeur de sciences naturelles au collège de Montréal.

ORGUE A VENDRE

Fait par un des meilleurs manufacturiers de la Puissance, un excellent instrument, sera vendu à bon marché.

50 Cartes-Chromo, joli Bonton de Rose, ou 25 Devises Florales avec nom 10 cts. - Cie. de Cartes NAS 940 Nassau, N.Y.

50 Cartes-Chromos lithographiés, No. 2, 10 cts. Gros troussseau pour les agents, 10 cts. GLOBE CARD Co., Northford, Ct.

50 CHROMOS en caractères neufs, 10 cts. par la maille 40 agents. Echantillons, 10 cts. U. S. CARD Co., Northford,

Advertisement for FER BRAVAIS, a medicinal product for various ailments, featuring a coat of arms and text in French.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS ET EST Vendue chez tous les Epiciers respectables

Ecole d'Agriculture de L'Assomption

Enseignement GRATUIT théorique et pratique. \$6.00 par mois donnés aux élèves bourgeois par le Conseil d'Agriculture. COURS de 2 ans, comprenant Géométrie, Arithmétique, Orthographe, Agriculture, etc.

ASSURANCE FINANCIERE De Paris (France)

Toutes vos dépenses seront remboursées si vous exigez de vos fournisseurs des Bons d'Escompte de l'Assurance Financière. Ils ne vous coûtent rien que la peine de les demander.

Forrest, Patenaude & Cie., AGENTS GÉNÉRAUX, 17, rue St-Jacques, Montréal.

AMERS DE HOUBLON

(Une médecine et non un breuvage). CONTENANT DU HOUBLON, du BUCHU, de la MANDRAGORE et du RISEMILIT.

ILS GUÉRISSENT

Tous les Maux d'Estomac, Intestins, Sang, Foie, Vessie, Affections Nerveuses, Affaiblissement, Maladies de Femmes et IVROGNERIE \$1,000 EN OR

M. J. H. BATES, Agent d'Annonces (bâtisses du Times), est autorisé à signer tous contrats pour annonces, à nos plus bas prix, dans L'Opinion Publique.

M. E. DUNCAN SNIFFIN est autorisé à signer des contrats pour annoncer dans L'OPINION PUBLIQUE, à nos plus bas prix, à nos bureaux, au ASTOR HOUSE, NEW-YORK.

NOUVEAU PROCÉDE.

PHOTO-ELECTROTYPE

La Cie. Lithographie Burland, Nos 5 et 7, RUE BLEURY.

L'honneur d'annoncer qu'elle seule a le droit d'exploiter Montréal le nouveau procédé pour faire des ELECTRO-TYPES avec des

DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME

Gravures sur bois, ou Photographies,

convenables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques. Ce procédé évite tout le travail manuel du graveur, et permet aux Propriétaires de fournir aux Imprimeurs ou Éditeurs des ELECTROTYPES de livres ou autres publications, de format agrandi ou rapetissé, à très-bon marché.

AVIS!

The Scientific Canadian

PATENT OFFICE RECORD.

Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a 616 beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus récents et les plus utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada.

THE SCIENTIFIC CANADIAN

Contient 48 pages remplies de plus Belles Illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada; c'est une publication qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la devise devrait toujours être:

ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE.

Prix: Seulement \$2.00 par année.

LA CIE. DE LITHO. BURLAND, PROPRIÉTAIRE ET ÉDITEUR, 5 et 7, RUE BLEURY.

"L'INTENDANT BIGOT"

PAR JOSEPH MARMETTE

Brochure de 94 pages grand 8vo. Prix: 25 Centins. Une remise libérale est faite aux Libraires et aux Agents S'adresser à

LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7 Rue Bleury Montréal.

AU CLERGE

LE PROTESTANTISME jugé et condamné par les protestants. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre. Par M. L'ABBÉ GUILLAUME, Curé de St. André-Avellin.

Approuvé et recommandé par Mgr. l'Évêque d'Ottawa. 500 pages 8vo. - impression de luxe - broché.....\$1.00 même par la poste.....\$1.20

S'adresser à LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7 Rue Bleury, Montréal.

CE JOURNAL

se trouve sur la liasse, dans le Bureau d'Annonces de MM. GÉO. P. ROWELL & CIE., (No. 10, RUE ST-ROCHE), où les contrats peuvent y être passés pour les annonces de

NEW-YORK.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (LIMITÉ).